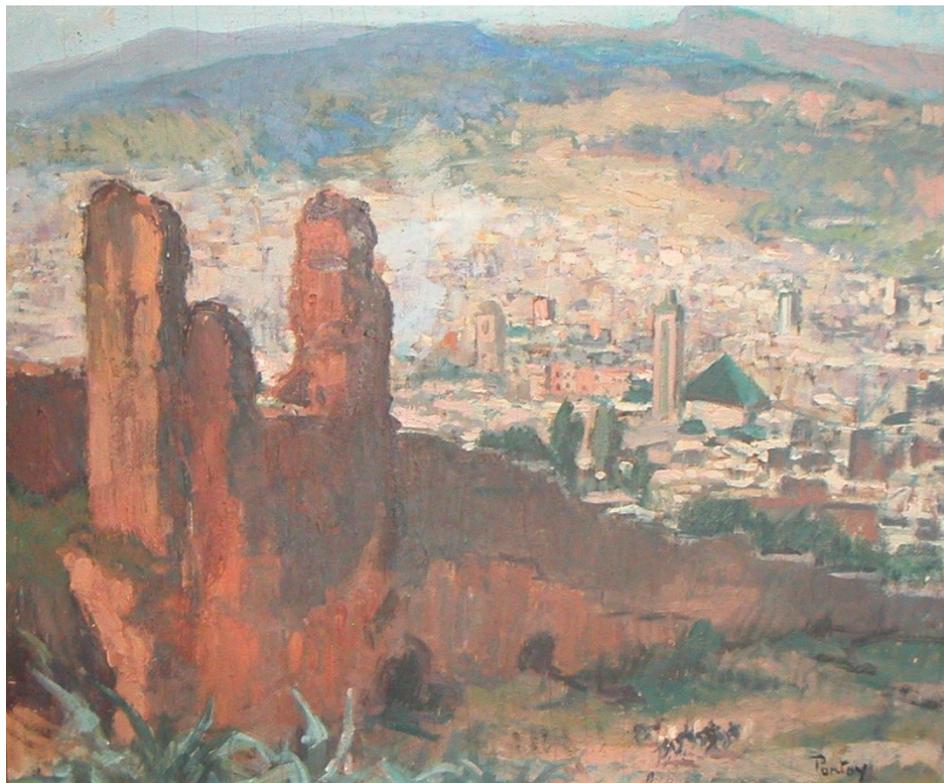


# *Mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



La ville de Fez par Henry Pontoy (collection particulière)

N°71 - Mars 2013

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

## **Sommaire**

### **Éditorial**

*Jeanine de la Hogue* 4

### **Écrivain public**

Fez , ville unique  
*Jérôme et Jean Tharaud* 5

### **Biographie**

Marthe PIOTET-VARNIER  
*Odette Goinard* 11

### **Les chemins de mémoire**

Constantine : Le rocher des Martyrs  
*Alain Amato* 17

### **Écrivain public**

Une soirée inattendue  
*Jeanine de la Hogue* 27

### **Écrivain public**

Une marquise de Rambouillet à Oran  
*Annie Krieger-Krynicky* 32

### **Les chemins de mémoire**

La Sultane rose  
*Annie Krieger-Krynicky* 35

### **Les chemins de mémoire**

Rencontre à Safi avec Maurice Le Glay  
*Annie Krieger-Krynicky* 38

### **Des travaux et des jours**

Sur les traces de Lucie Delarue-Mardrus à Carthage  
*Annie Krieger-Krynicky* 42

### **Notre amie Janine Montupet nous a quittés**

*Jeanine de la Hogue* 49

### **Écrivain public**

Une tartane en forme de destin

*Janine Montupet*

51

### **Écrivain public**

De drôles d'oiseaux

*Patrice Sanguy*

59

### **Les chemins de mémoire**

Cimetière abandonné

*Henriette de Monségur*

66

### **Repères bibliographiques**

68

## *Mémoire d'Afrique du Nord*

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

## **Jeanine de la Hogue**

### **La mémoire passe par l'écriture**

Ce titre, donné intentionnellement à cet éditorial est, pourrait on dire, la clef d'or de notre vocation. J'ai plaisir, aujourd'hui encore, à le répéter car cette mémoire dont nous nous réclamons est une chose à la fois fragile et absolument nécessaire. Nous sommes dans une civilisation de l'oral et la mémoire de tout temps a eu besoin d'un support pour se fixer. Lorsque nous faisons l'expérience d'effectuer en pensée, un trajet dans une ville très connue, quels sont ceux, parmi nous qui, à un moment ou un autre, ont buté sur une rue dont le nom nous échappe, un escalier que l'on hésite à situer, mille détails enfin qui nous irritent! Ne parlons pas des amis, voire des parents dont nous ne retrouvons ni le nom ni les caractères particuliers. Certes c'est la mémoire intime, personnelle mais il y a des souvenirs plus généraux de faits, d'événements que l'on n'arrive plus à situer. Ce devoir de mémoire dont on parle tant, il nous semble plus important encore au moment où le temps éclaircit nos rangs. Vous trouverez dans ce numéro de notre revue, des articles qui, d'une certaine manière, peuvent répondre à notre attente. Nous avons décidé de puiser dans la littérature des trois pays d'Afrique du Nord des textes, plus ou moins anciens, qui, sans être à proprement dire des paroles d'évangile, nous rappellent la manière dont on pouvait autrefois voir ces pays, leurs voyageurs ou leurs habitants... Il me semble qu'à puiser dans cette littérature, nous stimulons notre mémoire. C'est un vaste champ d'exploration que nous vous invitons à visiter avec nous. Dans un prochain numéro nous évoquerons ce qui se fait autour de nous pour garder cette mémoire qui, si souvent nous fuit.

Bonne lecture donc et à bientôt.



## **Fez , ville unique**

**Jérôme et Jean Tharaud**

**Jérôme et Jean Tharaud<sup>1</sup> ont bien connu le Maroc, et c'est Lyautey qui leur a suggéré d'écrire, entre autres, ces trois ouvrages : *Fez ou les Bourgeois de l'Islam* ( 1930), *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas* (1920) et *Rabat et les Heures marocaines* (1918). Grands écrivains voyageurs, en particulier Jérôme, ils eurent l'un des premiers Prix Goncourt, en 1906. Aujourd'hui, c'est Fez que nous évoquons où l'on sent tout l'amour que Lyautey éprouvait pour cette ville. Nous avons publié dans notre revue, un numéro spécial sur le Maroc (N°22, décembre 1999, Maroc, toujours ...) que nous avons eu beaucoup de plaisir à faire.**

**Jeanine de la Hogue**

-« Je suis venu, il y a dix ans pour la première fois dans la cité de monseigneur Idriss. J'arrivais de Meknès avec le maréchal Lyautey (il n'était alors que général) et tandis que l'auto nous emportait sur une route toute encombrée de bêtes et de gens, je lui dis au hasard de la conversation, que depuis quatre mois que j'étais au Maroc, je ne connaissais pas encore Fez. Il me regarda stupéfait, comme si je lui avais annoncé quelque absurde nouvelle, puis sous le masque de poussière, de fatigue et de somnolence qu'avait posé sur son visage la longueur du chemin, je vis reparaître l'impatience, le flot

---

1 Voir la biographie des frères [Tharaud](#) sur notre site «Mémoire d'Afrique du Nord»

rapide de la vie. Je ne connaissais pas Fez, quelle heureuse fortune! Il allait dans quelques minutes me faire découvrir un trésor. « Marche! Marche! » cria-t-il au chauffeur. Mais nous ne marchons pas. Le long de la piste qui suit la route, sagement les chameaux s'en vont avec leur dandinement grave et leur air supérieur. Ils ne sont pas pressés : eux, ils connaissent Fez!

Mais les ânes, les moutons, les chèvres s'affolent au bruit du klaxon, se dispersent au hasard, arrêtent à tout moment la voiture. Devant nous, c'est une cohue de bêtes emmêlées, qui montent les unes sur les autres, dans un nuage de poussière où l'on entend les cris des conducteurs et des bergers, tandis que les gens qui se garent, nous regardent et rient. Impatiemment Lyautey pétrit avec ses mains le petit coussin de plumes qu'il se met sur le ventre pour se préserver de la fraîcheur qui va tomber, dans un instant avec la fin de la journée. Il voudrait supprimer l'obstacle, rendre la route nette, emporter la voiture par dessus les troupeaux... Moi, je n'étais pas si pressé : j'aime retarder mon plaisir. J'aurais même jeté quelques bêtes de plus sur la route, car le frémissement de Lyautey, c'est lui aussi un paysage, et plus intéressant encore que celui qui s'étendait sous mes yeux. Autour de nous, rien n'annonçait quelque chose d'extraordinaire. La campagne était plate et morne, avec ça et là des eaux mortes qui n'égayaient pas l'étendue. Mais peu à peu, l'inerte marécage s'anime en ruisseaux d'eau courante que suivent quelques peupliers. Puis au bout de la route, une longue muraille, qui fait assez peu d'impression sur ce vaste plateau, une muraille couleur de poussière, avec une longue procession monotone de ces créneaux pointus qui, éternellement, font le tour de tous les remparts au Maroc. Les eaux nous accompagnent jusqu'à cette muraille, et tout d'un coup nous faussent compagnie, s'engouffrent sous le mur, nous abandonnant sur la route, à la poussière et aux bêtes. Les bêtes, à leur tour, rencontrent une

porte, et cette haute porte engloutit pêle-mêle chameaux, moutons, ânes et gens, elle va nous avaler nous aussi, mais Lyautey jette un ordre et au lieu d'entrer dans la ville, nous continuons de rouler sur la route maintenant déserte, au bord d'un terrain vague, où des troupeaux de pierre tombales errent sous la garde indifférente de petits mausolées qui s'écroulent... La muraille nous suivait toujours, coiffée de ses créneaux délabrés, et prodigieusement solitaire à travers un chaos de bosses et de trous envahis d'une végétation luxuriante. Chaque fois qu'elle s'affaissait dans le pli du terrain, apparaissaient en échappées rapides, des blancheurs qui s'effaçaient aussitôt comme une idée que l'on croit saisir et qui fuit. Dans un dernier bond, la voiture nous porta sur une éminence; Lyautey met pied à terre près d'une petite kasbah, gardée par des Sénégalais, et m'entraînant d'un pas rapide (ce pas, qui si l'on peut dire, a fait le Maroc), il me conduisit à l'endroit d'où le regard découvre la descente pressée, silencieuse des terrasses de Fez. Il y a plus de dix ans de cela. J'ai vu depuis le Caire, Jérusalem, Damas, Alep, et beaucoup d'autres endroits de l'Orient islamique: aucun ne m'a fait oublier ce qui alors s'offrit à mes yeux. Cette longue coulée de blancheurs descendait du plateau où nous regardions tout à l'heure l'eau disparaître sous la muraille, s'enfonçait avec le ravin dont elle recouvrait les deux pentes, puis s'étranglait en son milieu pour s'étaler de nouveau largement dans le bas, en une vaste nappe laiteuse. De loin en loin, des minarets recouverts de faïence vive, la pyramide trapue d'un toit vert, semblaient mis là pour retenir ce glissement de choses blanches. Pas une fumée, pas un bruit. Ce grand espace nu est-il habité, est-il vide? Rien qui décèle une présence humaine. On dirait d'une vaste dalle sur un cimetière de vivants. Enfermant tout cela, de hautes solitudes, tourmentées, rocailleuses, semées ça et là d'oliviers, de chênes verts et de tombeaux; et tout en bas, dans le vallon,

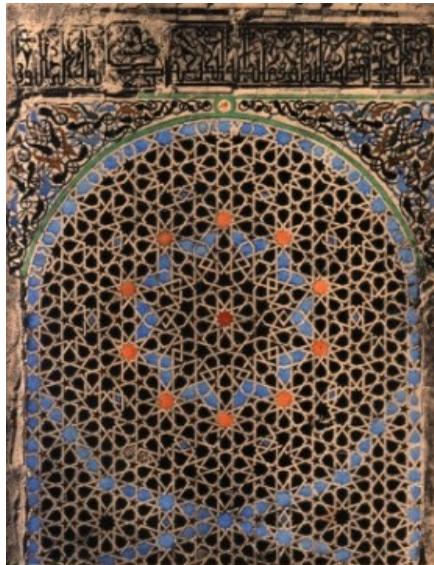
où les eaux invisiblement ont suivi le flot des maisons, une abondance enchanteresse de verdure, de vergers.

Lyautey s'est mis à parler. Il me disait qu'en arrivant ici pour la première fois, il avait vu ces montagnes embrasées par les feux des tribus accourues de tous les coins du bled pour donner l'assaut à la ville; il me montrait du doigt quelque part, dans cette masse de maisons qui s'étendait à nos pieds, un point que ses yeux saisissaient mais que je ne pouvais distinguer dans ce qui n'était pour moi qu'uniformité blanche. C'est là qu'il s'était installé avec ses officiers, à cette minute tragique et que ne pouvant plus douter que la ville allait être prise, il avait brûlé ses papiers... Tandis qu'il monologuait ainsi, j'essayais de fixer dans ma mémoire ses gestes, ses paroles, en même temps que mes regards me sollicitaient de tous côtés. Dans la même minute, je sentais que toutes ces choses que je voyais pour la première fois, je ne les reverrais jamais les mêmes; que ce récit que j'entendais pour la première fois, je ne l'entendrais jamais pareil. Entre le paysage et cet homme, mon esprit partagé ne savait où s'arrêter. Mais qu'importe de tout retenir, qu'importe de tout voir! Va-t-on reprocher à la vie de se montrer trop généreuse? Laissons les choses s'arranger à leur gré dans le souvenir et dans l'oubli.

Je suis revenu, par la suite, si souvent dans cet endroit d'où j'ai vu Fez pour la première fois qu'il m'est à peu près impossible de retrouver dans son intégrité l'impression du premier moment. Elle est là, en moi, je le sens, en la cherchant, les yeux fermés. Je crois que je vais la saisir, mais aussitôt d'autres images viennent se jeter à la traverse. Sa longue descente immaculée ne me paraît plus toute blanche. La vie des ruelles invisibles qui craquellent en tous sens cette masse serrée, me semble remonter à la surface et se dessiner sur sa blancheur. Mais ce que je retrouve bien net en moi, c'est qu'alors je reçus de cette ville inconnue déserte en apparence,

et où se pressent plus de cent mille habitants, le sentiment de me trouver devant cette sorte de perfection qui n'appartient qu'aux choses que l'instinct a créées: une ruche, un nid par exemple.

La ville elle-même a la forme d'une abeille, avec cet étranglement qui la divise en deux parts inégales: la plus petite, la tête si l'on veut, Fez Djedid, la Ville Neuve étendue sur la hauteur. L'autre beaucoup plus allongée, la Médina, la vieille cité d'Idriss, sur les pentes et dans le fond du ravin. A Fez, il n'y a qu'un âge et qu'un style: celui d'hier, d'aujourd'hui et de demain. On a fait ici le miracle de supprimer le temps. Et cela donne à cette ville un caractère unique, unique peut être dans l'univers, et certainement dans le monde de la Méditerranée. »



Fez - Medersa Attarine entrée de la salle de prière



Mosquée  
Karaouine



Fondouk et fontaine  
Nedjarine

Illustrations tirées de l'ouvrage de Jean de Nezière *Les monuments mauresques du Maroc* ; Préface du Maréchal Lyautey ; 1921



## Marthe PIOTET-VARNIER

Odette Goinard



**Marthe PIOTET-VARNIER Alger 1919 - Limoges 2000**

Marthe Piotet, née Varnier, était issue d'une famille installée en Algérie depuis fort longtemps. Son grand-père paternel, Maurice Varnier (1851-1919), sous-préfet à Sidi-Bel-Abbès, fut nommé haut-commissaire du Gouvernement. Promu au poste de Gouverneur Général de l'Algérie par intérim en 1903, en remplacement de M. Revoil, il avait, en cette qualité, accueilli et accompagné le Président Loubet lors de son voyage en Algérie.

Marthe a vécu sa jeunesse avec ses parents et ses deux sœurs aînées<sup>2</sup> dans une villa sise Chemin Laperlier à Alger.

---

<sup>2</sup> Sa sœur Suzanne Pulicani a écrit la saga familiale dans plusieurs ouvrages.

Douée pour le dessin et la peinture, elle suit une formation à l'École des Beaux Arts d'Alger. Sous ses doigts naissent des tableaux de grands bouquets de pivoines et d'iris qui égayent les murs de la maison familiale.

En 1940, c'est la guerre. La vie calme et sereine de Marthe bascule. Elle a 21 ans et décide de se mettre au service de son pays. Elle s'engage comme bénévole ambulancière de la Croix-Rouge française au 27<sup>ème</sup> corps d'armée du train, unité spécialisée dans la logistique, le transport matériel, munitions. En 1941-42 elle suit des stages de mécanique auto et effectue des missions en ville et dans les terres sur un rayon de 300 km. Elle effectue des déplacements en Tunisie et au Maroc pour convoier les enfants du Centre Georges Guynemer vers des familles d'accueil.

Le 8 novembre 1942, jour du débarquement américain en Afrique du Nord, elle franchit la ligne des assaillants, pendant le combat, pour porter secours à des blessés de la batterie Duperré encerclée. En février 1943, elle signe son engagement dans le corps des AFAT (auxiliaires féminines de l'armée de terre) au 27<sup>ème</sup> train pour la durée de la guerre.

En mars-avril 1943, engagée volontaire dans la bataille de Tunisie, elle reçoit les blessés aux trains et aux avions. En juillet-août 1943, elle suit un stage sous la tente à Baba-Hassen (Alger) avec le corps expéditionnaire français et elle est la conductrice personnelle de madame Schneider, présidente de la Croix-Rouge française.

Le 11 octobre 1943 elle quitte Alger sur le croiseur école Jeanne d'Arc pour la campagne de Corse. Ambulancière, elle porte secours aux populations civiles, avec l'équipe de la SANA (Section Automobile Nord-Africaine).

Août 1944, nouvelle signature dans les AFAT. Elle suit à Alger des cours de formation et des stages en prévision d'un départ pour l'Extrême-Orient, puis est affectée au Service Action,

bureau du chiffre-force. Ce service s'occupait de la recherche de renseignements et de la création de maquis au Laos pour lutter contre les Japonais.

Elle est détachée à Calcutta au service de cartographie et dessins de plans.

En août 1945 elle est mutée à la DGER (Direction Générale des Études et Recherches Section Automobile Nord Africaine), chargée de missions avec grade de sous-lieutenant. Affectation aux chiffres Mayfair.

Elle rejoint l'Indochine en novembre 1945. C'est là qu'elle rencontre Robert Piotet, alors directeur des transmissions, qu'elle épousera en 1946 à Saïgon. Sa mission terminée, elle embarque sur le *Joffre* en 1947 et rentre à Alger. Elle est démobilisée en juin 1948.

Son attitude courageuse pendant la guerre lui a valu plusieurs citations. Marthe ne parlait jamais de ses souvenirs de guerre. C'est grâce aux lettres écrites à ses parents de 1942 à 1944, ornées de croquis et dessins, que sa fille Annick a pu reconstituer cette période.

De retour à Alger après la guerre, elle retrouve une vie familiale avec son mari et sa fille, mais aussi ses pinceaux. Elle ne cesse de peindre et de perfectionner son art pour son plaisir personnel et celui d'offrir ses œuvres à son entourage amical.

En 1962, l'indépendance de l'Algérie sonne l'exode de la famille qui s'installe à Limoges, capitale des arts du feu. Il faut trouver un moyen de subsistance. Les époux Piotet se lancent dans l'art de la porcelaine. Artistes tous deux, ils allient leurs talents et réussissent à monter une fabrique qui connaît un franc succès. Marthe est initiée à la technique de l'émail par M. Clément, maître émailleur réputé, qui lui enseigne le travail des émaux sur cuivre, le champlevé, le cloisonné. C'est une grande découverte pour cette artiste qui se passionne pour cette

nouvelle technique. Elle réalise des œuvres qui deviennent très recherchées pour leur finesse et leur beauté, tant en France qu'à l'étranger, notamment à New-York où elle expose avec succès dans la Cinquième Avenue. Elle reçoit de nombreux prix.

D'un tempérament bien trempé, Marthe était la discrétion même. D'une extrême modestie, toujours gaie et affable, elle a fait le bonheur de tous ceux qui l'ont approchée. Sa fille, artiste elle-même, s'attache à faire vivre le souvenir de sa mère, tant par la diffusion de ses œuvres picturales que par ses écrits.

D'après le témoignage d'Annick, fille de Marthe

### **Distinctions honorifiques**

- Croix de guerre 1939-1945 avec citation à l'ordre de la Brigade
- Médaille du Mérite militaire
- Médaille d'Extrême-Orient

### **Prix**

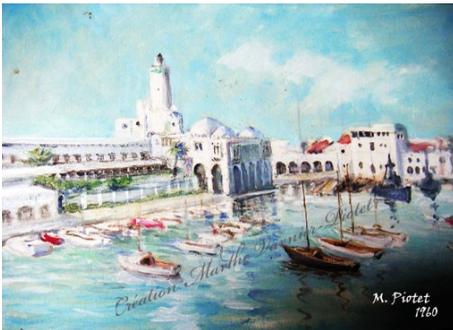
- Premier prix des Beaux-Arts d'Alger
- Premier prix des Beaux-Arts de Calcutta
- Deuxième prix de la ville de Pau 1968
- Premier prix de la ville de Pau 1973
- Diplôme d'honneur de la ville de Pau 1964
- Prix André Ducretet

### **Œuvres**

Il est évidemment impossible de faire la liste des très nombreux travaux exécutés par Marthe durant sa vie. Sa fille a

entrepris de faire paraître sous forme de livres la période militaire de sa mère. Ceux-ci s'intitulent :

- *Destin* : Tome 1. Roman. 187 pages illustrées.
- *Indochine* : Tome 2. A paraître
- *Vietnam* : Tome 3. A paraître.



**Le port d'Alger par Marthe  
Piotet-Varnier**



**Vue du Telemly par Marthe  
Piotet-Varnier**



**Bouquet par Marthe Piotet-Varnier**



## **Constantine : Le rocher des Martyrs**

**Alain Amato**

Et nous voilà partis, nous les garçons du patronage de la cathédrale de Constantine, avec en tête l'abbé Perrin, pour une longue promenade. «Opération commando, avait-il dit, objectif le pont du Diable. Et de là... Je vous promets une découverte ! » Pas mécontent de quitter sa bergerie, l'abbé. Pensez, un ancien aumônier militaire qui revenait d'Indochine et que le clergé avait exilé dans cette paroisse citadine, le temps qu'il se refasse une santé, loin des rizières et du climat d'Extrême-Orient. Le temps aussi de le reprendre en main. Car c'était une grande gueule que cet abbé-là, plus proche du sabre que du goupillon. Heureusement pour lui, l'Algérie, était loin de la Métropole. Et une paroisse à Constantine, une paroisse du bout du monde, atténuait les frictions avec la hiérarchie cléricale qui l'irritait à cause de ses béni-oui-oui trop mielleux. Il préférait des prêches de soudards qui entrent bien dans la tête, plutôt que des sermons soporifiques façon Bossuet.



### **Le rocher des martyrs**

La première fois que nous l'avions vu, nous les gosses du catéchisme, c'était en octobre 1951. Il était en retard. Nous l'attendions en groupe à l'entrée de la cathédrale. De loin apparut un grand échelas aux cheveux déjà grisonnants malgré son jeune âge. Il monta quatre à quatre les marches, s'emmêla les chaussures dans sa soutane noire et, perdant l'équilibre, fit une entrée tonitruante dans l'enceinte de l'église en lançant un « Merde ! » retentissant. Le « la » était donné. Nous n'allions pas nous ennuyer avec un tel homme, qui en plus du catéchisme, encadrait le jeudi après-midi la trentaine de gamins du patronage. Le patronage, pour lui, c'était une récréation salubre. Cela lui permettait de se dégourdir les jambes, comme quand il crapahutait du côté de Saïgon. Une bonne excuse pour s'éloigner pendant quelques heures de la «boutique», comme il surnommait la cathédrale, et des grenouilles de bénitier qui coassaient un tas d'orémus que l'abbé supportait mal.

La ribambelle de gamins traversa la ville, emprunta le pont Sidi-Rached, puis tourna à droite au début de la route de Sidi-Mabrouk pour descendre vers les berges du Rhumel. Bientôt le pont du Diable apparut. Le Diable..., cette balade en un tel lieu-dit, menée par un serviteur de l'église, cela nous rassurait. Mais Jojo, le plus déluré d'entre-nous, voulant comme d'habitude faire le malin - Malin, c'est le cas de le dire - s'arrêta au bord du chemin et poussa en direction du pont un retentissant « Vade retro Satanas ! ». L'abbé qui était derrière lui - mais, c'était toujours comme cela avec Jojo, il y avait inmanquablement un adulte derrière lui à chaque fois qu'il faisait l'imbécile -, l'abbé donc, lui asséna une tape sur la tête en lui signifiant qu'il ne fallait pas interpeller Satan de quelque façon que ce soit. « P'tit gars, faut laisser ça aux professionnels ! » fut la réponse de notre Don Camillo constantinois qui n'était pas, lui, un personnage de fiction !

Dressé devant l'étroite entrée des gorges du Rhumel, le pont du Diable, un petit pont piétonnier qui permettait déjà à l'époque Ottomane de passer d'une rive à l'autre, est à l'aplomb des falaises calcaires qui se dressent autour, jusqu'à soixante-dix mètres au-dessus du fleuve. Les nombreuses cartes postales qui le représentent, nous donnent un instantané muet de cet endroit pittoresque. Mais il ne faut pas oublier que le Rhumel, alors tout juste grossi de son affluent le Bou Merzoug arrive ici au bout d'une vallée qui bute devant un obstacle imposant. Brusquement il y a cet étranglement qui le projette dans l'espace le plus resserré des gorges où le fleuve s'engouffre dans un tumulte assourdissant. Un grondement infernal ! D'où le nom approprié.

Après quelques instants passés accoudés à la balustrade à admirer l'entrée de cette gorge impressionnante, l'abbé nous invita à le suivre et nous pénétrâmes dans le canyon étroit. Peu à peu le bruit du fleuve s'atténa. Les falaises des deux rives nous dominaient, culminant très haut au-dessus de nos têtes. Et

encore plus haut, un trait de ciel bleu apparaissait dans cette échancrure. Nous n'apercevions plus les habitations qui pourtant étaient suspendues jusqu'au bord des escarpements. Ici, nous n'étions plus en ville, nous n'étions plus à la campagne. Nous marchions dans un boyau minéral au fond duquel coulait une puissante force liquide indifférente à nos tribulations. Au bout d'une centaine de mètres, l'abbé nous fit rebrousser chemin car le sentier devenait dangereux.

De retour au pont du Diable, nous remontâmes le vallon de la rive droite pour aller découvrir le but de cette promenade. Après avoir gravi un ravin, nous nous approchâmes d'un rocher ceinturé d'une barrière en ferraille. «Maintenant je vais vous faire découvrir un endroit que vous ne connaissez pas. Car à Constantine, qui connaît le rocher des Martyrs ? Combien de Constantinois sont au courant de son existence ? » En effet qui pouvait connaître cet endroit isolé et retiré ?

L'abbé nous regarda les uns après les autres jusqu'à ce qu'un silence total s'installe dans le groupe quelque peu dissipé. Alors il nous posa une question : « Dans notre cathédrale, vous avez sans doute remarqué un tableau qui est accroché en hauteur, sur le côté droit du chœur. Qu'est-ce qu'il représente ? » Silence de notre part. On se serait cru en classe, sous le coup d'une de ces interrogations qui vous empêche de somnoler ou de rêvasser, surtout au fond de la classe. Pourtant nous étions un jeudi, au patro, pour nous amuser, courir, crier... Pas pour une leçon d'histoire... berk ! berk ! berk ! L'abbé insista : «Qu'est-ce qu'on voit sur le tableau exposé à la cathédrale aux yeux de tous ? Vous n'allez pas me dire que pendant la messe, vous êtes hypnotisés par votre curé, ou par les filles qui sont dans la travée de gauche ? » Comme j'étais déjà attiré par la peinture et que je l'avais remarqué ce tableau, je me suis lancé. «Ben, dessus, y'a un homme. Il est debout. Il tient une épée à bout de bras, bien au-dessus de lui. Devant lui, à genoux, y'a un autre homme qui a les mains jointes et qui

regarde le ciel. » J'avais raison. Aussi tous mes condisciples, soudainement revenus d'une cécité temporaire, acquiescèrent du chef en silence, comme on dit en littérature. « Parfait, vous connaissez donc tous ce tableau. C'est une scène dramatique qui représente un bourreau qui s'apprête à décapiter un chrétien. Cette exécution s'est réellement produite à l'époque où les chrétiens étaient persécutés. Et c'est ici même, aux portes de Constantine, oui, exactement ici, qu'à l'époque romaine des chrétiens furent mis à mort. » Et sur ce « ici », il martela le sol du talon pour bien marquer concrètement le terrible endroit où avait eu lieu les décapitations. Du coup, dans un mouvement spontané, nous nous écartâmes de l'emplacement funèbre souligné par l'abbé. Comme pour ne pas fouler un espace à la fois macabre et sacré. « Et comment le savons-nous ? Eh bien grâce à une inscription en caractères romains qui est gravée sur la partie basse du rocher que vous voyez devant vous. Un témoignage qui a miraculeusement résisté au temps. » Puis pointant du doigt la façade de calcaire, « Vous la voyez cette inscription ? » Ce ne fut pas facile de distinguer ce qui nous apparut, même en observant avec beaucoup d'attention, comme un défilement de lettres serrées les unes contre les autres, sans espace et tellement burinées par le soleil d'Afrique durant des siècles et des siècles qu'elles en étaient presque effacées. Le prêtre sortit alors de la poche de sa soutane une feuille pliée en quatre et nous lut à haute voix ce que les savants de la société archéologique de Constantine avaient traduit en 1853, voilà près de cent ans, puisque nous étions ce jour là un jeudi de mai de l'année 1952 :

« Le 4 des nones de septembre, passion des martyrs d'Hortensia : Marien et Jacques, Datus, Japinus, Rusticus, Crispus, Tatus, Metunus, Victor, Silvain, Egyptius, Souvenez-vous en présence du Seigneur, de ceux dont celui qui a fait cela sait les noms. Indiction XV. »

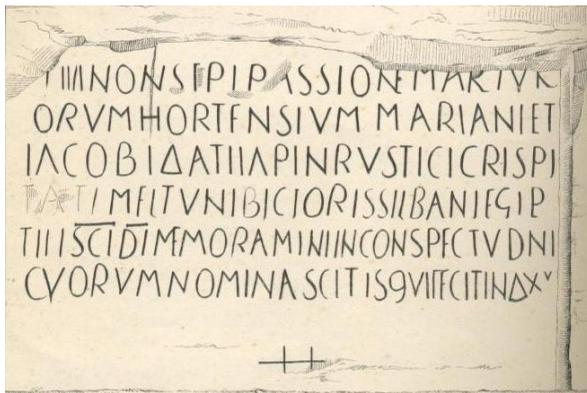
L'abbé Perrin poursuivit : « Il faut imaginer qu'à l'époque cet endroit était éloigné de la ville. C'était un coin désert. Au bord de la route qui menait à Lambèse, la capitale de la Numidie romaine. Il faut faire un gros effort d'imagination pour reconstituer le paysage d'alors. Effacer le viaduc que vous voyez devant-vous, qui fut construit en 1912. Effacer le pont du Diable qui n'existait pas. Il y avait juste un gué, et encore, seulement l'été quand le Rhumel était à sec. Effacer le quartier arabe au-dessus du viaduc, car la cité romaine n'occupait que le haut du Vieux Rocher, autour de la Casbah. À l'opposé de ce que nous voyons d'ici. Nous lui posâmes des questions du genre. « Ça s'est passé quand ? - Vers l'an 259 » - Jojo, celui qui avait sorti le « Vade retro Satanas », demanda « Est-ce qu'on a retrouvé les têtes ? - Non - Et l'épée qui avait servi à couper les têtes ? - Est-ce que tu laisses ton sac de billes sur le trottoir quand tu as fini de jouer ? - Non - Alors ... ! » Un autre, que nous surnommions Simplet parce qu'il gobait tout ce que nous lui racontions - et nous ne nous en privions pas - s'étonna : « Mais les lions ? C'est pas eux qui ont mangé les chrétiens comme au cinéma ? » L'abbé ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel « Qu'importe la façon dont ils moururent. Il faut retenir qu'ils sont morts au pied de ce rocher à cause de leur foi et sans renoncer à leurs convictions. » Puis il demanda de nous recueillir pour réciter une prière à la mémoire des chrétiens martyrisés en ce lieu.

Après un large signe de croix orchestré par l'abbé, un Pater noster étonnant, singulier, insolite s'éleva en pleine nature, au cœur d'un vallon rocheux où de maigres arbrisseaux s'accrochaient. Dérangées par nos voix, les corneilles nichant dans les anfractuosités des parois cessèrent leurs crailllements. Nos pieuses paroles s'élevèrent, d'abord timidement puis avec de plus en plus de hardiesse, s'envolant directement vers les cieux sans intermédiaire, puisque prononcées loin des murs d'une église et hors de toute pompe cérémonielle, déclamées face à une inscription latine vieille de plusieurs siècles, témoin

authentique et millénaire des premiers temps tragiques de la chrétienté. Un silence ému s'ensuivit. Pas trop long le silence, car nos jeunes vies pleines d'énergies reprirent le dessus. Aussi, sans s'attarder, l'abbé nous entraîna vers le bois de la Légion d'Honneur, tout proche. Après avoir emprunté la passerelle qui enjambait la voie ferrée, nous accédâmes à ce bois clairsemé de conifères aux troncs tourmentés qui dispensaient, sous la chaleur de mai, une bonne odeur de pin. Une partie de ballon prisonnier s'organisa qui submergea bien vite le moment solennel que nous venions de partager.

Des onze noms que l'abbé avait énumérés, nous les enfants retînmes que la majorité se terminait par une syllabe en « us » et qu'il y manquait un radius et un cubitus. Mais ceci ne fut dit qu'entre nous, après la visite, loin des oreilles du prêtre.

Vingt ans plus tard, j'aurai la chance de consulter les volumes édités par la société archéologique de Constantine et de découvrir les articles ayant pour sujet le rocher des Martyrs. Il faut retenir que la description de cette inscription figure pour la première fois dans l'annuaire de 1853, avec le relevé établi d'après nature qui est reproduit ci-dessous.



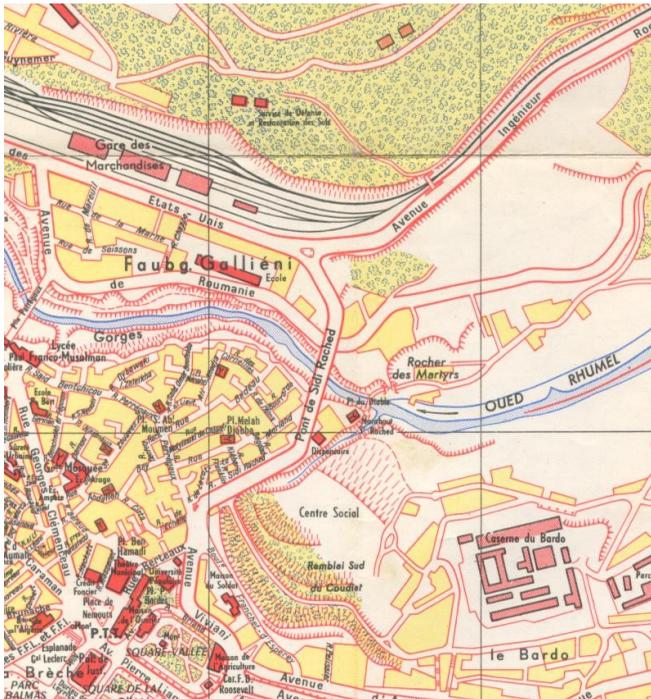
**Inscription latine des martyrs**

En 1895, une notice de six pages paraît dans « Cirta, ses monuments, son administration, ses magistrats, d'après les fouilles et les inscriptions. », par Ch. Vars secrétaire de la société archéologique de Constantine. Le point est fait sur les recherches autour de cette antiquité. Parmi les chercheurs, deux écoles s'opposent. Ceux qui pensent que les martyrs furent suppliciés à cet emplacement avant d'être conduits à Lambèse pour y être exécutés. Et ceux qui sont convaincus que le groupe de prisonniers fut mis à mort au pied du rocher. Ils s'appuient sur un passage des « Acta sanctorum<sup>3</sup> » où sont mentionnés deux des chrétiens figurant sur la liste, Jacques et Marien, et qui décrit le lieu du supplice : « C'était une vallée profonde traversée par un fleuve dont les rivages s'élevaient doucement en colline et formaient ainsi des deux côtés comme les degrés d'un amphithéâtre. Le sang des martyrs coulait jusqu'au lit du fleuve. » Ce qui semble coller à la réalité du site. De plus, ils confortent leur hypothèse par l'analyse de la sémantique de l'inscription : « Il n'y est pas dit, en souvenir des martyrs, mais passion, c'est-à-dire mise à mort. Les chrétiens qui l'ont gravée sur ce rocher, sinon immédiatement après le supplice, ce qui eût été dangereux, car il pouvait être le lieu habituel des exécutions de ce genre, du moins quand la paix leur eût été rendue, ne l'ont pas choisi arbitrairement. Pour une simple commémoration ils eussent élevé un monument dans un lieu consacré. »

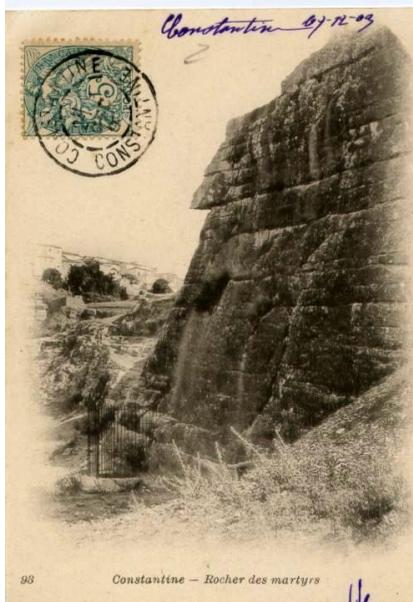
---

3 Source actuelle consultable sur internet : *Vie des Saint(e)s Martyrs Chrétiens Recueil de pièces authentiques sur les martyrs depuis les origines du christianisme jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle* TRADUITES ET PUBLIÉES par le R. P. Dom H. LECLERCQ Moine bénédictin de Saint-Michel de Farnborough De 1903 à 1924 . Tome II .PASSION DES SAINTS JACQUES, MARIEN ET PLUSIEURS AUTRES, à CONSTANTINE.

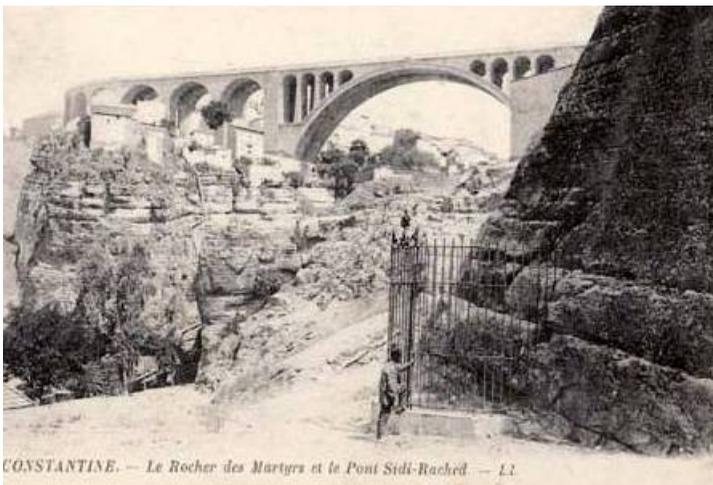
De nos jours qu'est devenue cette inscription? Si j'en crois un article trouvé sur un blog d'internet basé à Constantine, intitulé : « Le rocher des Martyrs : un lieu méconnu à Constantine. » daté du vendredi 4 mars 2011, le site existe toujours. Mais pour combien de temps encore ? Car, que ce soit en Egypte où le nez du Sphinx fut endommagé à coups de canon en 1378, par un soufi nommé Mohammed Sa'im al-Dahr, que ce soit en Afghanistan où les Bouddhas furent dynamités par les Talibans en 2001, que ce soit à Tombouctou où, en cette année 2013, des mausolées viennent d'être détruits pas les islamistes, l'International du vandalisme aura toujours des chantiers en perspective et du cœur à l'ouvrage pour les exécuter.



**Plan de situation du rocher des Martyrs à Constantine**



Le site au début des années 1900



Le même panorama après la construction du pont en 1912



## **Une soirée inattendue**

### **Jeanine de la Hogue**

La voiture l'avait déposé à l'entrée du couvent. Le chauffeur s'était excusé de ne pas l'aider à porter sa valise, mais la prudence lui conseillait de regagner Alger avant la nuit.

La journée avait été fatigante et Jean-Yves avait hâte de prendre une douche. Le père supérieur du couvent qui participait au même colloque que lui, l'avait invité à passer la nuit à Notre Dame d'Afrique. « Vous verrez, c'est très calme et la vue est magnifique. Si vous le souhaitez, vous pourrez encore entrer dans la basilique, elle ne ferme qu'à sept heures ». Jean-Yves avait apprécié la discrétion du religieux qui n'avait pas proposé de l'accompagner. Il avait encore une bonne heure avant le dîner et il avait le temps, après avoir déposé sa valise, d'aller voir cette église dont on lui avait beaucoup parlé.

Les eucalyptus qui entouraient la basilique frémissaient, on pourrait presque dire cliquetaient, animés par un vent léger. La journée avait été chaude, la climatisation était en panne dans la salle de réunion et la limonade qui faisait fonction de boisson lui avait semblé à peine fraîche. Aussi appréciait-il ce petit vent léger qui le baignait d'un certain bien-être.

Il s'était enfin décidé à pénétrer dans le sanctuaire. Dès l'entrée, l'atmosphère lui avait paru étrange. A quoi s'attendait-il au juste ? Le silence, la paix, la solitude le troublaient. La solitude ? Pas complète, à vrai dire. Sur le premier banc, trois silhouettes lui avaient rappelé les églises de son enfance où des religieuses se succédaient tout au long de la journée. Dans sa candeur enfantine, il s'était toujours demandé si elles étaient là pour tenir compagnie au Bon Dieu pour qu'il ne s'ennuyât pas.

Et pourtant on ne les entendait jamais parler... Le petit garçon ne connaissait pas encore les mystères de la méditation.

Au bout d'un moment, il entreprit d'aller voir de près les ex-voto qui garnissaient les murs. Très émouvants ces témoignages de reconnaissance envers la Vierge. L'un d'eux, certainement le plus ancien, racontait l'histoire d'un jeune garçon, sauvé d'un naufrage, et qui le disait avec un dessin naïf, une barque qui dansait à la crête d'une énorme vague, tandis que le jeune marin s'accrochait à l'avant de la barque, les yeux levés au ciel, la peur et l'espoir se mêlant dans une même expression que l'artiste avait particulièrement bien rendue. La date de l'ex-voto indiquait 1858, septembre 1858 et c'était, autant que Jean-Yves s'en souvenait, bien avant l'inauguration de la basilique.

Une plaque indiquait qu'une chapelle avait d'abord été construite non loin de là et accueillait déjà un pèlerinage. C'est Mgr Pavy qui fit commencer la construction du sanctuaire en 1857, inauguré en 1872 par Mgr Lavigerie. La Vierge jusqu'alors honorée dans un olivier creux d'un ravin voisin avait alors trouvé sa place.

La nuit envahissait peu à peu l'église. La courtoisie, sinon la piété, lui commandait d'aller saluer la maîtresse des lieux, la Vierge noire. Cette Vierge, dont la teinte foncée intriguait, devait, paraît-il, sa couleur au bronze dont elle était faite. Il lirait plus tard la véritable histoire.

En passant devant le premier rang, il s'était incliné devant les trois formes qu'il croyait être des religieuses et qui, en fait, étaient revêtues du haïk blanc des Algéroises. Il s'était souvenu qu'on lui avait raconté que la basilique était souvent visitée par des musulmanes.

En sortant, il s'était avancé sur l'esplanade. Une légère brume commençait à envahir Alger, quelques lumières

s'allumaient, presque une à une, comme si un mystérieux allumeur de réverbères faisait sa tournée du soir avec conscience et régularité.

Une odeur subtile montait de la ville, épices, fumée, puis peu à peu, grillades. Sur le chemin, les herbes, les plantes, thym, sauge, romarin, chauffées par le soleil toute la journée, semblaient vouloir lutter contre les odeurs citadines et rendre toutes les senteurs exaltées par le couchant.

Avec la paix du soir montaient aussi les bruits de la vie, les cris, les pleurs, la joie et peut-être le malheur. La fraîcheur tout à coup envahit Jean-Yves. Le soleil avait brusquement disparu. En Afrique, les crépuscules très beaux sont aussi fort brefs, presque inquiétants par leur rapidité.

Il était temps d'aller rejoindre le père supérieur et de lui faire part d'un certain nombre de réflexions. Des enfants, des jeunes gens avaient commencé à dîner dans une grande salle et, après le silence de l'église, le bruit de leurs conversations l'étourdissait.

Un religieux venait à lui pour l'inviter à passer à table. Le père supérieur l'attendait et Jean-Yves eut l'impression que c'était avec une certaine impatience. Il s'était excusé en racontant sa visite à la Vierge noire. Le bénédicité expédié, le repas, assez frugal, s'était déroulé curieusement vite, le père supérieur ne semblant pas disposé à entamer de grandes discussions. Un peu surpris, Jean-Yves avait renoncé à la perspective d'une grande soirée d'échange intellectuel.

Son hôte, avant de le quitter, s'était excusé de ne pas lui consacrer sa soirée, des obligations l'en empêchaient. Par politesse, Jean-Yves avait, de son côté, invoqué un rapport urgent à rédiger. Rentré dans sa chambre, il avait machinalement ouvert la radio. Surpris par le débit du speaker, il avait vite compris qu'il s'agissait de la retransmission d'un

match. Il s'était soudain souvenu que c'était un match important.

Il avait alors un peu regretté d'avoir accepté l'invitation du père supérieur et de ne pas être, à cette heure, installé tranquillement devant un poste de télévision, dans un hôtel, un verre de whisky (pourquoi pas ?) à la main.

Un peu dépité, il s'était résolu à prendre enfin sa douche. Soudain, malgré le bruit de l'eau, il avait perçu, à travers le mur, des clameurs, joie ou dépit, il ne savait, mais clameurs de foule. Se rhabillant à la hâte, il était sorti dans le couloir, se guidant sur le son. Il devinait que, tout près de là, des jeunes peut-être regardaient le match et il était bien décidé à demander une place devant ce fameux match. Ayant localisé le lieu qu'il recherchait, il avait frappé à la porte et, devinant plus qu'entendant une invitation à entrer, il avait franchi le seuil en refermant soigneusement derrière lui. Puis, se retournant et tout prêt à se confondre en excuses, il s'était retrouvé nez à nez avec le père supérieur, lui-même fort surpris mais qui, devant la drôlerie de la scène, fut pris d'un vrai fou-rire que ne tarda pas à partager son hôte. Ainsi, ils auraient tout de même leur soirée, l'échange intellectuel remplacé par des commentaires sur le match.



Notre-Dame d'Afrique



## **Une marquise de Rambouillet à Oran**

**Annie Krieger-Krynicky**

C'est ainsi que le commandant François qualifia la présidente de la section oranaise de l'Association des Artistes Français Africains : Angèle Maraval - Berthouin était promue au grade d'officier de l'Instruction publique. *L'Oran littéraire artistique, mondain et sportif* couvrait cet événement, le 6 avril 1923. Nous renvoyons pour le panégyrique de la récipiendaire à la très complète biographie, que consacra Geneviève de Ternant à celle qui était devenue une institution oranaise. La vocation littéraire d'Angèle Maraval (1875-1961) se révéla très tôt et fut consacrée par la médaille d'argent des Jeux Floraux du Languedoc pour son roman *Les Vainqueurs*. Elle publiait des poèmes et des nouvelles dans les journaux parisiens le Gaulois, le Matin, le Figaro et collabora régulièrement à l'Echo d'Oran. Caractère intrépide et avide de connaissances, elle n'hésitait pas à emprunter de petits coucous de fortune pour survoler le Sahara. Mais la marquise de Sainte-Eugénie, selon l'orateur, ne se contentait pas d'un salon littéraire mais réunissait la fine fleur des musiciens, des sculpteurs et des peintres.

Parmi ses familiers, Augustin Ferrando (1880-1957), directeur depuis 1911 de l'Ecole des Beaux-Arts d'Oran, membre de l'Académie des Arts fondée dans cette même ville en 1927. Son atelier, vite célèbre, draina tous les espoirs de la jeune peinture qu'il exposa ensuite dans sa galerie; parmi eux, Albert Mulphin, futur conservateur des musée d'Oran puis de Reims; le musicien Francis Thibault, directeur de l'école de musique et du conservatoire d'Oran (frère du violoniste Jacques Thibault) et dans la constellation d'écrivains autour de l'hôtesse, Eugène Cruck qui collabora à l'Echo d'Oran où il publiera une étude importante en 1934 sur A. Ferrando. Parmi les plasticiens,

citons encore Sarrade et d'Antony. Un illustrateur de ses *Chants du Hoggar*, sur l'amour désespéré de l'Aménokal Amasta pour sa cousine Dassine, «sur son méhari blanc, sa selle si bien ornée, sa blancheur sur la blancheur de son méhari» était Paul-Elie Dubois. Mais pour une autre édition d'art de 1924, les éléments de décoration furent empruntés à la collection d'objets et de documents qu'elle avait recueillis en accompagnant sur un méhari, les caravanes militaires. Elle éprouvait une dilection particulière pour le Hoggar, les traditions de ses nomades, ses chants et ses ballades qu'elle retranscrit fidèlement mais avec sa propre sensibilité. Dans la préface de *La Légende de Lalla Maghnia*, (dédiée au maréchal Lyautey, l'Africain) elle exprime son ambition: retranscrire le langage de chaque jour «qui a, sur cette terre chaude, le parfum biblique des dialogues immortels du Cantique des Cantiques, et de l'antique saveur des pastorales de Théocrite le Simichide et de Virgile son illustre imitateur». Emue par la remise de «la jolie décoration violette», elle salua d'ailleurs le directeur, M.C. Nessler, dont le musée «devint la maison des artistes dans un décor beau comme celui de l'Hellade» et voué à la célébration de l'antiquité; ce qui l'amena à évoquer un voyage à Cherchell dont «Juba fit un centre de haute valeur artistique supérieur à Timgad». Et elle souhaite à «Oran la même distinction » sous entendu face à Alger la capitale et rivale! Le déjeuner qui réunissait une centaine d'invités dans l'immense salon de musique du Musée Nessler se termina par les danses à la grecque, inspirées des peintures des vases antiques du musée, une tradition lancée par le mécène des lieux.

### Biographie :

Angèle Maraval- Bertoin, *Les Cahiers d'Afrique du Nord* N° 6 par Geneviève de Ternant

Les chants du Hoggar présenté par AMB - *Mémoires Plurielles* N° 25-2000



Au musée Nessler, en l'honneur de Madame Maraval Berthouin



Mme Maraval-Berthoin,  
en bassour



## **La Sultane rose**

**Annie Krieger-Krynicky**

Ourida , princesse de Bagdad, est représentée de façon délicieuse dans une édition de 1933 par Mohamed Racim. Son histoire poétique et déchirante se situe dans la région de Tlemcen, chère aussi à Angèle Maraval-Berthoin et les poèmes sont articulés selon le chiffre magique sept: Les sept branches de roses, les sept commandements de l'amour, les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Ses intermittences du cœur désespèrent Oziam, le sultan de Tlemcen auquel on l'a mariée contre son gré et qui part en pèlerinage pour La Mecque. Son heureux amant, un prince de Bagdad, ambitieux et avide, fédère autour de lui le caïd du Keff et le sultan de Fez pour s'emparer de Tlemcen, toujours convoitée par les sultans mérinides du Maroc. « Les boucs de Fez et les mouflons du Keff». Mais le frère du sultan Oziam, héritier légitime, délivre la ville et chasse l'usurpateur qui a trahi la sultane rose pour un mariage politique avec la fille du caïd.

Abandonnée, Ourida se réfugie auprès du tombeau de Lalla Satti « qui habite la montagne difficile, aux joues d'hyacinthe cachées entre les pierres brunes. » Elle évoque Tlemcen, « que lui présente le soleil, dans un écrin d'or avec ses forêts profondes et ses cascades étincelantes »... « Les cyprès avec leurs hautes pyramides de bronze vert soutiennent le dais du ciel. Les mille et encore plus de fois mille rameaux des amandiers en fleurs allument la flamme de petites bougies blanches et roses sur les lampadaires des arbres ». « Tlemcen, accueillante aux hôtes qui viennent chez toi, du chemin de la dune ou du chemin des vagues... » Oziam, mourant des fièvres, lui envoie d'Arabie son pardon tandis qu'elle se

consume, solitaire et repentie mais « la rose s'effeuille et la rose refléurit. »

Un très beau poème rappelle la légende de l'alfa poussant sur les dunes et qui fit la fortune du Keff, alfa changeant comme le cœur d'Ourida et de son amant; « L'alfa au Keff est un esclave, qui après son bain dans le brassage, prend la couleur qu'on va lui donner ».

« Glisse, alfa, glisse, glisse ...

Entre les cordes qui retiennent le vieux métier,

Le métier qui fut à la mère de ma mère,

Et plus encore avant dans la nuit des temps,

Dans l'autrefois d'amour

Des ventres qui ont porté.

Glisse, alfa, glisse, glisse ...

Toi le lien jaune, toi le lien vert,

Tous deux les liens du soleil et de l'herbe,

Toi le lien rouge, toi le lien bleu,

Tous deux les liens de la terre et du ciel

Pour enlacer les chemins.

Glisse, alfa, glisse, glisse..

Tassé par les dix doigts de fer

Ajoutés aux doigts de nos mains

Pour unir les liens tous ensemble

Et les marier par couleur.

Glisse, alfa, glisse, glisse..

Et forme la natte du Keff.

Qui porte au loin nos renommées ... »



**La sultane rose par Mohamed Racin**



**Femme noble de l'Ahaggar et Touareg noble par Paul-Elie Dubois**



## **Rencontre à Safi avec Maurice Le Glay**

**Annie Krieger-Krynicky**

**Dans le précédent numéro de décembre (N° 70), Patrice Sanguy nous avait présenté Maurice Le Glay et en avait donné une nouvelle émouvante et subtile *Le Boudjadi*. Nous avons retrouvé, sous la plume de l'écrivain-voyageur polonais, Ferdinand Antoni Ossendowski, un portrait qui témoigne de la séduction opérée par cet auteur sur ses contemporains.**

«C'est Safi, l'ancienne colonie portugaise. Les murs noirs de la forteresse dominant la mer qui vient s'y briser avec violence. Nous apercevons des centaines de maisons blanches, des minarets et tout là haut au sommet du rocher, l'ancienne forteresse portugaise. Entourée de murs cyclopéens, elle continue à régner, menaçante, bien qu'elle ait été évacuée par les envahisseurs dès le milieu du XVI ème siècle. Nous venions à peine d'arriver à l'hôtel lorsqu'on m'annonce que M. Le Glay m'attend dans le salon. Maurice Le Glay, le capitaine Le Glay, administrateur d'un vaste district, ayant Safi pour capitale, un des plus fins politiques de cette région du Maghreb. ...Je connais un autre Le Glay, depuis longtemps. C'est l'écrivain dont la façon de penser et de sentir est si proche de la mienne, celui qui saisit toute la poésie de la terre, comprend la secrète tragédie humaine. J'ai lu ses livres où il nous dépeint les Berbères et leur vie, œuvres splendides, éclatantes de couleurs comme les plus beaux rubis. Beaucoup d'écrivains français ont écrit des pages délicieuses sur ce beau pays. Entre tous, les frères Tharaud et Le Glay tiennent la première place . Les Tharaud sont des peintres à la palette inépuisable. Maurice Le Glay est un musicien. Ses romans marocains sont comme les

notes assourdies d'un violon la nuit quand tout dort et qu'une invisible tristesse touche les cordes d'une main légère. «L'Empereur des Berbères» ! Celui que les enfants des montagnes, des déserts et du soleil aiment et vénèrent parce qu'il sait comprendre de tout son cœur de poète et d'artiste, les moindres réactions, les plus subtiles pensées, toutes les émotions de leurs âmes, Maurice Le Glay était là ! Notre rencontre fut celle de deux vieux amis. Avec lui, je visitai la ville. Nous traversâmes le quartier français, nouvelle ville en construction, avec de larges avenues bordées de palmiers, de thuyas et d'acacias. Les étrangers, les riches Arabes, y ont fait construire des villas et le pacha de la ville y a son palais, d'architecture très moderne, tout près de là. Par la route du sud, nous approchons de la ville sur laquelle tombent les rayons écarlates du soleil tandis que les ombres déjà noires, à l'Est, avancent le long des murs. Tout en haut, comme un monstrueux nid d'aigle, se dresse le château avec ses remparts, ses tours, ses portes fortifiées, où l'on retrouve de vieilles devises et d'anciennes armes portugaises datant du XVI<sup>ème</sup> siècle. Les maisons sont blotties au pied du rocher.

- Aujourd'hui me dit M. Le Glay, je veux vous montrer la ville elle-même, celle que l'éternelle discorde, entre les tribus et les familles berbères, a livré au roi Don Manuel de Portugal en 1508. Le quartier de Rbat où nous sommes, qui est maintenant le quartier du commerce européen, des banques et des compagnies maritimes fut alors le centre de résistance de l'Islam. Quand les Portugais s'emparèrent de Safi, les vieilles familles berbères s'enfuirent de la Médina mais de nombreuses confréries Taibia, Tidjania, Aïssaoua, Hamadeha, Zidia et autres se rassemblèrent autour de la mosquée et des sanctuaires, alors existants dont il ne reste plus que la koubba d'Abou Mohammed Salah, vénérée des Musulmans et des Juifs .... Quand on visite les tombeaux de Sidi Bou Zid et de Lalla Fatma à quelque distance de là les échos des temps passés se mêlent aux bruits de la vie moderne. Dans ce même quartier du Rbat,

Caruso chante maintenant dans les gramophones et les trompes d'autos retentissent tandis qu'à côté, sur le port, on entend le roulement des wagonnets... Nous traversons la rue principale de la Médina, bordée de petites boutiques où les marchands berbères, arabes et juifs ont un air de prospérité satisfaisante.

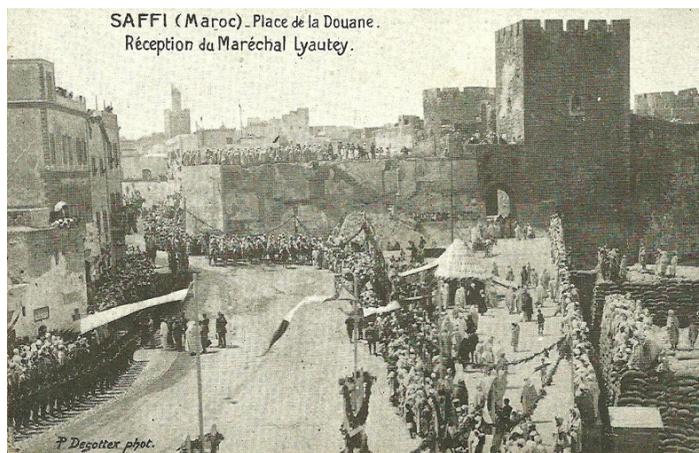
- Voici le plus bel endroit de Safi, me dit Le Glay. De l'autre côté, noyée déjà dans l'ombre violette, on voit la Kechla suspendue au sommet du rocher, avec ses murailles et ses tours. A droite, le château baigné de lumière écarlate, semble teint de sang, illuminé par la flamme des incendies. A gauche, sur une colline, des palmiers et les grandes koubbas, rondes et blanches de Sidi Abder Rahman et de Moulay el Ouafit... Le Glay qui nous avait invités à dîner avec sa femme, nous accueille dans sa jolie maison d'El Biadha avec une exquise cordialité. Nous eûmes une longue conversation qui ne fit que confirmer notre communauté de pensée et mes propres impressions sur le Maroc. L'homme n'est le produit du climat, du sol, du culte et des circonstances qu'en ce qui concerne les formes extérieures. L'indigène du pays Abda est un homme semblable à celui qui vit sur les côtes de la mer de Behring, sur les rives du Yang Tsé Kiang, à Winnipeg , à New - York, à Paris ou à Varsovie. Il possède la même âme inquiète et mélancolique, à la recherche de la Sagesse qui ne dépendant pas de son cerveau, se trouve hors de sa portée. »

## Références bibliographiques

*Le Maroc enflammé* , Flammarion . 1927



**Safi - la casbah**



**Safi - réception du maréchal Lyautey en 1921**



## **Sur les traces de Lucie Delarue-Mardrus à Carthage**

**Annie Krieger-Krynicky**



Lucie Delarue - Mardrus (1880-1945)

Née à Honfleur d'une famille de vieille souche normande, ses premiers poèmes, *Occident* (Revue Blanche 1901), *Horizons ou Ferveur* sont inspirés par son terroir mais transcendés par le lyrisme et la désespérance - au point que certains contemporains ont parlé d'une « poétesse orgueilleuse et sombre » - mais aussi le goût du large et des aventures, hérité de ses ancêtres. Aspiration à l'aventure qu'elle concrétise en épousant en 1900 Joseph-Charles Mardrus (1868-1949). Ce médecin sanitaire, chargé de mission par le ministre de l'Intérieur, au Maroc et en Orient, accédera à la célébrité en traduisant *Les Mille et une Nuits* de 1898 à 1904. L'orientaliste l'entraîne à la découverte de pays qu'elle ne connaissait que

par ouï-dire, de déserts et d'oasis et aussi de personnages fabuleux ou pittoresques. Elle tentera de s'y délivrer d'une tristesse pesante et déchirante « Beau jour, moi, je ne suis ni la croyante ni l'aimante / Hélas, vers aucun but mon âme ne s'aimante. / Et le trouble qu'éveille en moi quelque splendeur / fait ma voix plus muette et plus triste mon cœur. » Elle trouvera pourtant une nouvelle inspiration pour son œuvre, grâce au voyage à travers la Tunisie, le Sud-Oranais, la Turquie, l'Égypte et la Palestine. Elle puise aussi dans la Tunisie antique, son drame *La Prêtresse de Tanit* qui sera joué dans le théâtre antique de Carthage en 1907. A côté de ses romans psychologiques, cruels et désenchantés comme *L'Hermine passant* ou *Réalga*, son poème orientaliste *Figure de proue* sera ardent et voluptueux. Aux soirées de Myriam Harry<sup>4</sup>, fréquentées par Bourdelle, Derain, Zadkine, Alfred Jarry et Victor Marguerite, Colette déclamait ses poèmes, subjuguée par cette femme, à l'humour impayable, au regard bleu nostalgique sous l'épaisse frange noire.

### **Carthage ( in El Arab , L'Orient que j'ai connu ; 1904 )**

« L'idée d'habiter Carthage pendant les mois chauds m'impressionnait beaucoup.... émotion pour ainsi dire littéraire, la Salammbô de Flaubert juxtaposant sa silhouette inventée, magnifiquement barbare, aux furieux carnages de la guerre inexpiable et autres événements d'avant JC ... Carthage ? Que reste-t il ? Rien. Un nom. Peut-être est-ce plus grand que des ruines . . .

- Sous mes yeux déçus, des terrains plus ou moins écorchés par une superficielle charrue arabe, dépourvus d'arbres, entourés seulement de haies de cactus, descendent

---

4 Voir la biographie de [Myriam Harry](#) dans les cahiers d'Afrique du Nord no 9 et sur notre site «Mémoire d'Afrique du Nord»

doucement vers la mer. Pas un vestige. Seuls les quatre vents semblent s'y être donnés rendez-vous avec des violences de tempête... A l'époque dont je parle s'élevait au sommet de cette colline muette, une cathédrale très laide et très blanche autour de laquelle ne manquait qu'une ville... Dans son ombre, le couvent des Pères Blancs et le seul hôtel de la région... Tout en bas une épicerie toute neuve et peinte en rose portait en énormes lettres noires l'enseigne « A Salambô »... Flaubert devait bien souffrir dans son au-delà, premièrement à cause de l'orthographe défectueuse, lui qui s'était donné tant de peine pour expliquer qu'il fallait faire sonner les deux M de son héroïne, ensuite parce que celle-ci devenant marraine d'une épicerie, rien sans doute ne pouvait lui être plus désagréable.

Il paraît que c'est justement, autour de cette épicerie que s'est construite la ville tant attendue par la cathédrale, que Salambô est présentement une station estivale fort recherchée.. Les fouilles que l'on commençait timidement, avaient fait connaître que Flaubert s'était royalement et du tout trompé quant aux fabuleuses toilettes de sa Salammbô (avec deux M); car une statue encore peinte d'Arisatbâal qu'on venait à peine de découvrir, les rejette toutes sans pitié dans le magasin aux détroques littéraires. Cette prêtresse de Tanit est habillée d'une robe tanagréenne, sommée d'une coiffure pharaonique et ses petits pieds nus sortent d'une jupe formée de deux ailes croisées, deux ailes d'épervier qui prennent racine dans ses hanches. Ces petits pieds, ils avaient vengé la prêtresse des ironies du Père Blanc qui la commentait aux rares visiteurs, égarés dans le musée dont il était le conservateur . «Regardez s'ils sont jolis! et voilà tout ce qu'il reste d'elle ! ». Au fond du sarcophage, dont la statue avait été le couvercle pendant toute une éternité, ce n'étaient que quelques ossements mêlés à de la résine, cette résine bouillante des Carthaginois qui faisaient de leurs morts, en quelques secondes, des squelettes. Ces modestes fouilles auxquelles on devait pourtant une pièce aussi rare, elles

étaient dirigées par les Pères Blancs mais exécutées par une unique pioche, celle du patron de l'hôtel, un Italien illettré...

Les ensevelis semblaient, de leur vivant, avoir tout prévu. Ni les Romains, ni les Vandales ni les Arabes, ni les Chrétiens ne les avaient violés. Tout prévu. Mais pas le patron de l'hôtel Martinole. Quand sa pioche avait trouvé le bon endroit, on pouvait après déblaiement, descendre dans la tombe. C'était au moyen d'un couffin, ou panier à provisions. Une poulie, une corde et, les deux pieds dans le panier, on s'enfonçait comme dans un puits... J'ai joint mes trouvailles solitaires, un anneau de bronze, quelques monnaies, celles que je faisais sans jamais rien chercher, à travers les asphodèles jusqu'aux thermes d'Antonin, unique témoin de l'antiquité, c'est à dire trois ou quatre colonnes romaines tombées dans les vagues, et qui semblaient rouler avec elles... Cependant si Carthage n'était plus qu'un désert, la nature se chargeait de lui rendre tout le tragique de son histoire. Alors, sortaient du sol des champs entiers, des fleuves, des torrents de coquelicots. Et la colline, farcie de capitales engloutie, avait l'air de suer le sang jusqu'à la mer. Une autre particularité, l'esprit de haine qui, jadis bouleversa cette terre de drame, s'y maintenait sous des formes pour le moins imprévues. Ce n'est qu'à Carthage que j'ai vu se battre des poules, et plus furieusement que leurs coqs. De deux ânes qui se détestaient, sans qu'on put savoir pourquoi, puisqu'ils n'appartenaient pas au même maître et logeaient fort loin l'un de l'autre, il ne resta plus qu'un seul, la nuit où le premier brisa tout pour sortir de son écurie et venir tuer le second dans la sienne. Enfin, de la fenêtre de l'hôtel, j'entendis et vis sous la lune, la provocation en duel du consul d'Espagne au consul d'Autriche, deux vieux messieurs inoffensifs, qui du reste, s'injuriaient en français avec l'accent belge. Et que dire du chef de gare et de la marchande de tabac, sa voisine, deux des rares habitants de la vallée, ne parlant tout le long du jour que de s'entr'assassiner ? »

## **Un pique-nique dans les ruines de Carthage,**

Des décennies et des décennies après, je cherchais comme Lucie Delarue-Mardrus les traces de la Carthage opulente et fabuleuse. Flaubert m'avait aussi trompée. Pas un souffle d'air sur les champs jaunis. Les oliviers semblaient pétrifiés dans la chaleur et nous n'étions qu'en avril. De la hampe desséchée, des asphodèles, tombaient des pétales noircis. La cathédrale Saint-Louis, grosse meringue blanche sur fond bleu, n'accrochait aucun nuage. Les herbes folles recouvraient à demi les colonnes échouées dans les terres, entourées des blocs de glace apportés pour rafraîchir les vins et la limonade. Car l'épicerie avait disparu pour le malheur des touristes mais afin d'apaiser les mânes de Flaubert qui méprisait les épiciers et les pharmaciens. Colonnes de glace à peine plus éphémères que ces colonnes de granit, vestiges d'un temple, d'un forum dédié à quel prêtre, quel empereur ou quelle divinité ? Les vainqueurs, effondrés sur les dépouilles des vaincus. La chaleur plombait hommes et bêtes : moutons à la recherche de l'ombre introuvable d'un arbre ou d'un péristyle. Seuls crissaient victorieusement des sauterelles, inoffensives car trop rares. La touffeur de l'air avait assoupi les haines, recuites depuis les guerres puniques. Il ne restait de Salambô que le nom de la station du tram, venu de Tunis et pour lequel on avait recyclé des wagons brinquebalants de la RATP. A la recherche d'un souffle, d'un vestige, d'un signe, j'errais entre les blocs de marbre qui n'avaient plus qu'une signification mythique. Je trouvais, émergeant de la terre brune, le fragment oxydé d'une boucle de ceinture : celle d'un centurion ou d'un amateur de théâtre qui se pressait vers l'Odéon ? Et, entre deux pieds d'absinthe consumés, une minuscule cornaline, caillot de sang coagulé. En transparence, gravé en intaille, un lièvre à longues oreilles trônait sur un piédestal, dans sa fierté d'être l'animal voué à Aphrodite. A l'Astarté punique avait aussi succédé la Vénus latine dans une belle continuité amoureuse, rompue par Enée que Didon, abandonnée, invectiva ainsi :

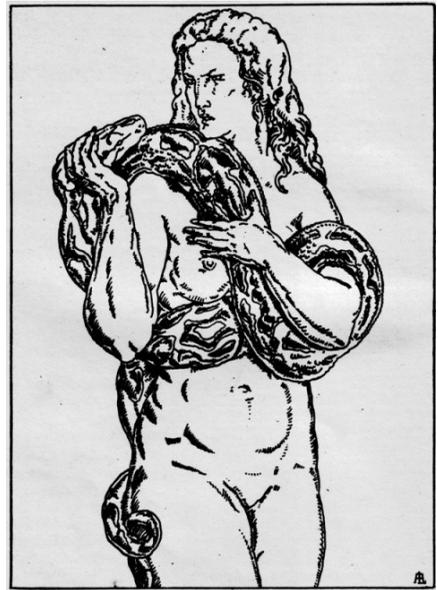
«Non, une déesse (Vénus) n'est pas ta mère, et les tigresses d'Hyrkanie t'ont donné leur lait !» La reine rameuta à sa rescousse tous les dieux, le Soleil, Junon, et surtout « Hécate qu'appelle, par les villes, le hurlement des carrefours nocturnes. Tournez vers les méchants votre courroux. Point d'amitié ni d'accord entre les deux peuples, jamais. Tyriens ! Poursuivez de vos haines cette race et tout ce qui en sortira !» (Enéide, Virgile, Livre IV) Ce qui explique évidemment, à travers les âges, les antagonismes recuits des archéologues rivaux, l'esprit batailleur des consuls, l'agressivité des poules, l'élan colérique des ânes meurtriers et la cruauté du soleil de midi . . .



**Carthage : le golfe de Tunis (encyclopédie coloniale et maritime - 1943)**



**Prêtresse punique au musée de Carthage  
(encyclopédie coloniale et maritime - 1943)**



**Salammô par Alfred Lombard (1922)**



**Dragon par Morin-Jean (1935)**



# Notre amie Janine Montupet nous a quittés

Jeanine de la Hogue



Janine Montupet par Sophie Bassouls

Jeanine Montupet est bien connue pour ses nombreux livres dont l'inspiration principale est l'Algérie. Elle vient de nous quitter en novembre 2012, dans l'Idaho, aux Etats-Unis. Elle était née à Oran en 1919. Ses livres ont tous été publiés en France et la majorité chez Robert Laffont. *La Fontaine Rouge* en 1953, *Francisca* 1958, *Judith Rose* 1987, *Olivier* 1955, *Sonadore devant la ville* 1956, *La Traversée de Flora Valancourt* 1951, *Couleurs de paradis* 1990, *Un grand Vent de fleurs* 1991, *Quatre Saisons parmi les fleurs* 2010. Chez Albin-Michel, elle a publié *Les Gens de l'été* et *La maison des trois jasmins*. On peut trouver la plupart de ses œuvres en Livre de Poche et chez Pocket. Son style vif, alerte, rend la lecture de ses romans fort agréable. Son imagination nous entraîne dans les domaines les plus divers. Ses livres sont le reflet même de ce qu'elle était, chaleureuse, dynamique. Nous avons eu l'occasion, quand elle écrivait *Couleurs de paradis*, de constater avec quel soin elle se documentait sur les moindres

**détails et, de voir la façon dont elle interrogeait ceux qui pouvaient lui donner des détails sur ce qu'elle écrivait.**

**Nous sommes très touchés de sa disparition et nous pensons que ce petit extrait que nous donnons ici est le meilleur hommage que nous pouvons rendre à son talent et à son amitié.**



## **Une tartane en forme de destin**

**Janine Montupet**

**Voici un texte paru en 1953. Il est tiré de la trilogie intitulée *La Fontaine Rouge*, publiée chez Laffont.**

**«Mes très chers, que diriez vous si nous décidions de partir pour l'Afrique ?» c'est par ces mots que Simon Vermorel avait appris aux siens qu'il désirait les entraîner vers ce pays inconnu, que la propagande officielle décrivait comme un véritable eden. Après quelques discussions, l'ancien officier avait réussi à convaincre sa famille, avait vendu les Mûriers, proches d'Avignon et avait acheté un haouch à quelques kilomètres de Boufarik. Les trois ouvrages racontent l'installation mouvementée dans la Mitidja, les difficultés de la famille, ses malheurs, ses joies et la fierté de l'action accomplie... Dans l'extrait que nous donnons aujourd'hui, nous faisons la connaissance de Pascal, le fils aîné venu à Alger pour embaucher des Espagnols et de Francisca qui va jouer un grand rôle dans l'histoire de la famille par sa beauté, son courage et son étonnante personnalité. Le destin de Pascal lui fait assister à l'arrivée d'une tartane, épisode qui fera basculer sa vie.**

« Pascal pénétra dans Alger. Il descendit au port. Pour trouver avant le soir, les cinq hommes dont le domaine avait besoin, il ne fallait pas perdre de temps. Il irait ensuite place du Gouvernement s'il ne voyait rien, mais du diable s'il ne

découvrait pas sur les quais quelques Espagnols fraîchement débarqués et attendant le maître que la Providence leur enverrait. Au même instant, il vit à une centaine de mètres du quai, une tartane qui approchait, se préparant à accoster. Il attacha son cheval à un des gros anneaux qui servaient à amarrer les tartanes de pêche et bourra une pipe. Confortablement adossé à une pile de madriers, il observa l'arrivée de la tartane. Mais plus que ce bateau sur l'eau bleue, c'était sa propre arrivée qu'il revoyait... son émotion; quand le matelot du Tartare avait crié : terre! terre! et qu'il avait ensuite aperçu ce triangle de pierres blanches superposées, étalé sur un immense jardin de verdure, sa base baignant dans l'eau bleue... Son amusement quand la corporation des portefaix avait déversé sur le pont un déluge de Biskris (natifs de Biskra) aux airs de brigands, se ruant sur les bagages que Justine défendait avec une énergie farouche... et l'émoi de Mère, quand elle avait vu, confiés à une petite barque rouge sang manœuvrée par un Espagnol, la famille Vermorel et ses précieux colis...

Tout cela était déjà vieux. Et les Mûriers s'estompaient au loin. Même le souvenir du mois passé à Alger subsistait à peine. La vie commençait maintenant ; seule comptait désormais réelle, la Fontaine Rouge.

La tartane entrait dans le port. Elle jetait l'ancre et s'amarrait près de la douane. C'était une grosse barque de charge. Un exemplaire banal de ces bateaux qui sillonnaient par centaines la Méditerranée. Peinte en gris tendre, avec une bordure rouge foncé; haute de bord, bien pontée; l'avant et l'arrière pointus, un grand mât vertical solidement tenus par d'épais haubans; elle portait fièrement une voile latine blanche. Sur la lisse, un nom: Santa Maria, et les gaies couleurs du pavillon espagnol battaient dans le ciel.

Une voile servait de tente sur le milieu du navire et abritait les passagers, ou plutôt...

- Mais, ma parole, ce sont des femmes... rien que des femmes! s'exclama tout haut Pascal, en riant. Pas d'espoir d'ouvriers pour moi là dedans.

Excepté les sept hommes d'équipage qui s'affairaient, le pont était en effet couvert d'un essaim de femmes aux robes multicolores. Elles allaient, venaient, virevoltaient dans un brouhaha de cris, d'exclamations, de rires, de caquètements, où se mêlaient la joie, la gaîté, l'étonnement et aussi un peu de nervosité et d'appréhension. On aurait dit une étrange volière flottante, pleine de perruches en émoi. Toutes ces têtes, brunes, blondes, toutes ces robes aux couleurs voyantes amusèrent Pascal. Il ne pensa plus à s'en aller.

- Que de femmes !

Il s'essayait de les compter. Presque cinquante.

En un clin d'œil, le quai de la douane se couvrit de badauds. Des plaisanteries commençaient à s'échanger entre quelques Espagnols sur le quai et les passagères toujours à bord.

- Qu'est ce qui vous amène, les belles?

- Nous venons voir si le pain est plus blanc et moins rare que chez nous.

- Le pain est peut-être plus blanc, mais les hommes sont plus noirs !

Les rires fusaient de part et d'autres; les badauds prenaient des poses avantageuses; les femmes rectifiaient leur coiffure ou défroissaient leurs jupes.

- Nous venons vous aider à cultiver les légumes ! dit une voix.

- Dis plutôt à les manger, ma jolie!

Le capitaine du port accourait. il était petit et gros. Son chapeau à la main, il s'épongeait le front avec un grand

mouchoir rouge et écartait les spectateurs d'autorité. Fronçant les sourcils pour se donner plus d'importance, il lançait des «balek» retentissants. Le roi de France débarquant à l'improviste ne l'aurait pas plus surpris et plus démonté que ce singulier arrivage. Pas un homme, rien que des femmes. Il n'en revenait pas.

Dès que le capitaine fut à bord le silence se fit sur le pont. On voyait, du quai, le patron du navire parler en gesticulant et le capitaine du port prendre l'air soucieux d'un médecin qui va diagnostiquer un cas grave. Les femmes s'étaient tues.

Le capitaine redescendit à terre et repartit, courant et s'épongeant vers le haut de la ville.

De plus en plus amusé, Pascal décida d'attendre. Il bourra une seconde pipe et s'approcha du bateau.

Les femmes étaient assises sur leurs ballots, par petits groupes, désœuvrées. Un rire montait de temps en temps, une réplique renvoyait la balle d'une plaisanterie; mais l'entrain était tombé. Elles attendaient leur débarquement avec un peu d'inquiétude, semblait-il. Le petit capitaine avait dû faire des difficultés. Presque toutes jeunes, leurs cheveux bien lissés, leurs larges jupes de cotonnade étalées comme des corolles, elles semblaient toutes charmantes aussi. Certaines étaient jolies, songeait Pascal, laissant errer son regard sur cet essaim de visages. Le capitaine du port tardait à revenir. La réverbération de la lumière, frappant l'eau, était insoutenable. Pascal passant un mouchoir sur son front et se reprochant une vaine perte de temps, allait détourner les yeux, quand ses paupières près de se refermer pour reposer son regard, se rouvrirent soudain... Il venait de remarquer, un peu à l'écart du groupe serré des émigrantes, deux femmes. Une jeune et une vieille. Mais ce n'était pas le simple fait que les deux passagères se tenaient à l'écart, qui avait retenu son attention. C'était autre chose. Un mot chanta dans sa tête... «Belle». Oui,

c'était cela. Et si les autres créatures assemblées près du bastingage étaient jolies pour la plupart, la plus jeune de ces deux femmes était belle.. Et le regard de Pascal maintenant ne pouvait plus se défaire de ce visage dont l'ovale, d'une pureté quasi miraculeuse, l'enchaînait comme dans un cercle enchanté. La jeune fille était immobile. Ses traits n'auraient exprimé aucun émoi si, au milieu de ce calme, deux grands yeux effrayés et inquiets n'avaient semblé encore plus pathétiques. Et le jeune homme sentit sa gorge se serrer malgré lui en voyant la petite main fine et brune de la passagère se crispier soudain sur celle, sèche et osseuse de la vieille femme vêtue de noir, à côté d'elle. Le regard durci de la vieille semblait fixer Pascal qui détourna un moment les yeux, mais, irrésistiblement, les reposa sur le visage de la jeune. Il eut soudain très chaud et l'éblouissement qu'il sentit, cette fois, ne venait pas de la lumière. Il ôta son grand feutre et essuya de nouveau son visage. Conscient d'avoir rougi, il se traita de sot, de triple sot.

« On dirait que c'est la première femme que je vois de ma vie. Je vais m'en aller, le bord de mer ne me vaut rien. »

Mais il ne partit pas. Et, pour la troisième fois, son regard ardent se posa sur l'Espagnole. Elle semblait la seule à ne pas fixer cet inconnu, si élégant dans ses vêtements blanc. Mais toutes ces dames avaient vite repéré Pascal et se le montraient. Mais elle portait ses yeux ailleurs.

« Elle est timide et je l'importune pensa Pascal ; il faut vraiment que je m'en aille... »

Sur quoi le petit capitaine réapparut, accompagné d'un autre homme.

- C'est le chef de la police, murmurait-on sur leur passage.

Vingt minutes s'écoulèrent encore, pendant lesquelles les nouveaux arrivés parlementèrent à bord avec le patron du

bateau. Vingt fois, Pascal se dit qu'il allait partir. Vingt fois, il resta. Puis le chef de la police d'Alger redescendit à terre, et grimant sur un gros fût, harangua la foule, en espagnol.

- Messieurs ! dit-il, enflant la voix, messieurs, y a t-il parmi vous des marâchers mahonnais? Si oui, qu'ils veuillent bien se montrer.

Trois hommes s'avancèrent timidement, puis quatre, puis six. Ce fut tout.

- Messieurs continua le fonctionnaire, toujours en espagnol, je vous annonce que ces dames que vous voyez sur cette tartane viennent, paraît-il à votre demande, vous aider à cultiver les légumes de vos jardins.

Incrédules tout d'abord, se demandant si l'on se moquait d'eux, les Espagnols se regardaient, puis l'un d'eux risqua un petit rire et tous l'imitèrent. Le plus courageux lança :

Señor, elles viennent plutôt pour les croquer nos carottes, et nos navets!

Un autre renchérit

- Ou nous les assaisonner à leur façon ...

La foule riait.

Pascal comprenait mal, mais il saisissait, néanmoins ce qui se passait et il était, tout à coup, inquiet sur le sort de la jolie fille. . Il voulait se persuader qu'il n'était ici que parce que le spectacle était inattendu. Pourtant son cœur battait plus vite que d'habitude, et, tout en prêtant l'oreille à ce qui se disait à côté de lui, il ne quittait pas la jeune Espagnole des yeux.

- Messieurs, y a t-il parmi vous des personnes désireuses de s'adjoindre une aide? Je n'accorderai le droit de toucher terre à ces émigrantes que si je suis sûr qu'elles auront un répondant. Le service d'accueil de l'hôpital regorge de monde et ne pourra en abriter aucune. Il faut donc que je sois certain

qu'elles auront un toit ce soir; sans cela je les renvoie dans leur pays.

« Qui dans cette assistance, désire héberger une de ces femmes? Qui a besoin d'une aide ou d'une compagnie? Qui peut s'engager à nourrir, loger et donner du travail à une pauvre fille? » En espagnol il répéta ce discours.

Quelques hommes, d'un air qu'ils voulaient dégagé, sortirent des rangs; d'autres suivirent; en fin de compte, les « protecteurs » affluèrent. C'était une réussite : le groupe des hommes semblait plus nombreux que celui des femmes. Et, tout aussitôt ce fut une belle pagaïe. Des voix s'élevèrent. Tous s'agitaient, se bouscuaient, faisant des signes aux passagères, voulaient passer les premiers.

On entendait au hasard :

- J'ai du bien, je peux me permettre une servante.
- Moi, j'ai des terres à cultiver, j'ai besoin de bras.
- J'ai un enfant sans mère, il est temps que je me décide à lui en donner une ...

Le chef de la police réclama le silence:

- Messieurs, vous allez un à un venir donner vos nom et adresse et profession au capitaine du port; vous montrez ensuite à bord choisir celle de ces dames qui vous conviendra le mieux. Du calme et du silence, nous commençons... A vous, señor; votre nom?

- Oxeda, 6° maison de la rue Bon Laba, épicier.
- Pérez, 3 rue Lalaloum, pêcheur.
- Sanchez, 4° maison de la voûte des Poissons, patron de balancelle.
- Bartolo, 2° maison de l'impasse Orali, cultivateur.



### **Bateau au port par Luc Marie Bayle**

Sur le pont, les premiers protecteurs avaient été accueillis avec force démonstration d'amitié et cris de joie. Les femmes les entouraient, faisaient assaut de poses avantageuses et d'œillades. Mais, comme ils auraient supputé un bétail, les hommes prenaient leur temps, choisissaient... pour un peu on se serait attendu à voir palper la marchandise. Les femmes étaient rares à Alger, mais la vie y était dure aussi, et une compagne devrait être avant tout, capable d'assumer sa charge de travail.

Salués par les acclamations de la foule, les premiers couples mirent pied à terre. Les hommes souriaient gauchement, mais

les femmes redressaient fièrement la tête, sans nulle gêne. Les allées et venues continuaient. Pascal maintenant, suivait, hypnotisé, ce qui se passait sur le pont. Encore un qui ne la choisissait pas, encore un...

Chaque fois qu'une femme s'avavançait pour suivre son nouveau maître, il avait un involontaire soupir de soulagement: ce n'était pas encore avec lui que partirait la jeune fille. C'était étonnant, du reste, que la plus belle fille du lot ne fût pas encore descendue. Il comprit bientôt: elle ne voulait pas se séparer de sa mère et les hommes hésitaient à se charger de deux femmes. Alors, il fut soulagé.

« Mais enfin qu'est ce que j'espère, se dit-il ? Je suis une brute et je devrais souhaiter qu'elles trouvent preneur. Que feront-elles si personne ne s'en charge? » Il reporta ses regards sur la jeune fille. Maintenant elle aussi le fixait; ses yeux noirs cherchaient les siens et s'y accrochaient. Les mains semblaient ébaucher un appel, sans oser aller jusqu'au bout de leur impulsion. Pascal s'avança de quelques pas.

Toutes les femmes étaient descendues maintenant. Seules, la mère et la fille, debout l'une contre l'autre, attendaient encore, désespérément. Comme mû par un ressort, Pascal s'élança tout à coup, écartant brutalement les badauds.

- Vermorel, Pascal, propriétaire près de Boufarik; je me charge des deux femmes qui restent.

La phrase avait jailli d'un trait, dominant le brouhaha. Sans même un regard pour l'homme à qui il avait parlé, Pascal n'avait d'yeux que pour les deux Espagnoles. Puis son geste accompli, soudain dégrisé, il ajouta calmement, en regardant le capitaine, et avec un petit sourire qui ressemblait étrangement à celui de sa mère :

- Faites-les descendre, je vous prie.



## **De drôles d'oiseaux**

**Patrice Sanguy**

C'est jeudi. Il faut rester à la maison parce qu'il n'y a pas école. Il s'ennuie. Aujourd'hui, Hassan ne viendra pas jouer au foot avec lui. Son père a été nommé caïd d'une tribu, quelque part dans le Rharb, du côté de Port-Lyautey. Il essaye de s'entraîner en envoyant le ballon contre le mur de l'autre côté de la cour, mais tout seul ce n'est pas très intéressant.

Le mur est très haut. Il n'a pas de fenêtres. En fait, c'est le mur de la maison voisine. L'entrée est de l'autre côté. Elle donne dans une rue où il ne va jamais. Il n'a jamais vu les voisins. Il sait seulement que c'est une famille arabe, et qu'il y a des enfants, parce qu'il les entend parler quand ils sont sur la terrasse. Eux, par contre, le connaissent très bien car il y a des sortes de meurtrières tout en haut du mur par où on peut voir ce qui se passe chez lui.

Justement, en ce moment il sent qu'on l'observe. Les voisins doivent être sur leur terrasse. Il lève la tête et crie à leur adresse : tlaâbou bel koura ? vous jouez au ballon ? Ce n'est pas la première fois qu'il lance cette invite, et, comme d'habitude, la réponse vient sous la forme de rires moqueurs. Puis une voix d'adulte, irritée, intime l'ordre de rentrer et c'est le silence.

Papa dit qu'ils sont nationalistes. Lui, il ne sait pas trop ce que ça veut dire. Les nationalistes, ça doit être des gens qui n'aiment pas jouer au ballon. Des gens qui n'aiment pas jouer au ballon, ce n'est pas marrant. Il n'aimerait pas être nationaliste.

Il met le nez dans la corolle blanche d'une des fleurs du datura et renifle. Ça sent très bon et il paraît que ça tue. Il attend, un peu inquiet. Rien ne se passe. Il est toujours en vie. C'est une blague. Il pourrait renifler les fleurs de l'oranger, mais ce n'est plus la saison des fleurs.

Il quitte la cour où il n'y a rien à faire et rentre dans la maison en passant par la cuisine. Madame Simone sera sûrement arrivée. Elle vient tous les jeudis pour aider Maman à faire de la couture. Il aime bien Madame Simone. Elle est petite, fine, brune, jolie et elle lui apporte toujours des timbres pour sa collection. Elle parle avec douceur et ne sourit jamais.

Maman dit qu'elle a eu des malheurs. Son mari est mort et, depuis, elle fait de la couture chez les gens. Sa fille s'est mariée et elle est partie dans un pays très loin, d'où elle envoie des lettres à Madame Simone avec ces timbres sur lesquels on voit des chandeliers à sept branches et des choses écrites qu'on ne peut pas lire.

Il entre dans la salle de séjour. Maman et Madame Simone sont déjà occupées à découper des pièces de tissu, qu'elles piquent sur un mannequin de femme sans tête. Sur la table il y a tout un attirail : bobines de fil, aiguilles, ciseaux, dés à coudre, œufs en bois, feutrine, mètre de couturière. Et puis des patrons qui viennent de France. C'est comme ça que Maman suit la mode, paraît-il. Il n'a pas bien compris ce que c'était que la mode, sauf qu'il faut la suivre. C'est bizarre. En tout cas, tout le monde trouve Maman très élégante.

Il dit bonjour à Madame Simone, et celle-ci s'interrompt un instant pour ouvrir son sac à main et, comme d'habitude, lui donner des timbres. - Mais, tu sais, -dit-elle- je ne t'en apporterai plus. C'est la dernière fois qu'on se voit parce que je m'en vais rejoindre ma fille. - Vous partez en vacances, Madame Simone ? demande-t-il. - Non - répond-elle - je vais

m'installer là-bas à côté de ma fille qui a eu un bébé et je ne reviendrai plus. - Jamais ? - Non jamais. Enfin, je ne pense pas.

Il se tait et réfléchit à ce qu'il vient d'entendre. Il trouve que les grandes personnes ont parfois de drôles d'idées. Il espère bien que Papa et Maman ne feront pas une chose pareille. Il n'aimerait pas vivre dans un autre pays. D'un autre côté, se rassure-t-il, sa sœur fait des tas de bêtises de filles avec sa copine Zineb, mais, elle n'a que six ans et ne risque pas de se marier.

D'ailleurs, pour aller où ? Surtout pas en France ! Il n'aime pas du tout la France. Les gens ont un accent affreux. La campagne est trop verte. On ne peut pas nager parce que la mer est glaciale. Les maisons sont vieilles. Les murs ne sont pas blancs comme ici, mais noirs de saleté. Enfin, en France, tout est moche.

Après, il y a l'Espagne qu'il faut traverser quand on va en France en voiture. Là, au contraire, les maisons sont blanches comme ici, mais c'est très pauvre. Les routes sont poussiéreuses et défoncées. Il n'y a que des gendarmes avec des chapeaux noirs en cuir bouilli et des soldats, avec un pompon qui leur pend sur le nez.

Il y a l'Algérie aussi. C'est comme un mélange de la France et de l'Espagne. Avec un peu de Maroc, mais très peu. Il fait très chaud comme en Espagne, mais les maisons sont vieilles comme en France et les gendarmes ont le même uniforme. A part ça, les gens parlent comme au Maroc, mais ils ne mettent pas de raisins secs dans le couscous, seulement des pois-chiches et de la sauce tomate. Beuh !

Comme pays qu'il connaît, il y a encore Malte. C'est là qu'est née Maman. Ce qu'il y a de bien, c'est que c'est une île. Alors, la mer est toujours très près et on peut nager, l'eau est chaude. Là-bas, il a plein de cousins et de cousines, tellement même qu'il ne les connaît pas tous et, bien sûr, des oncles et

des tantes dans tous les coins. Un peu partout on voit des églises. Il y en a vraiment beaucoup, avec des statues de saints en argent massif. Ça, c'est bien, mais les villes sont à moitié démolies à cause de la guerre. Il y a aussi des soldats et des bateaux de guerre anglais, énormément, et ils n'aiment pas que les Français viennent parce que nos bateaux sont plus beaux. Remarquez, les leurs sont très grands, et même énormes, avec des forêts de canons.

Il y a Tunis, aussi. On passe par là pour aller à Malte. C'est pas mal. Les maisons sont blanches comme au Maroc et il y a beaucoup de fiacres dans les rues tirés par des chevaux. Les cochers sont tous maltais. Ça c'est rigolo parce qu'il faut voir comment Grand-Mère se dispute avec eux dans leur langue pour leur faire baisser leur prix. Qu'est-ce qu'ils crient ! Ça amuse beaucoup Grand-Mère qui se met en colère et crie encore plus fort. Nous, on regarde...

Il en est là de ses réflexions quand brusquement la porte du couloir s'ouvre. Sultana entre. Elle ne dit rien. Maman et Madame Simone s'arrêtent de coudre et la regardent. Sultana ne dit toujours rien. Mais elle exhibe une dinde superbe qu'elle tient par les pattes, la tête en bas. L'animal qui a peur, bat des ailes et glougloute tristement.

Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Maman. - Tu vois bien, Madame. C'est un bibi. Il était sur la terrasse des voisins. Il s'est échappé et il a sauté chez nous. Qu'est-ce que j'en fais ?

- Rien. Tu le rapportes, évidemment.

Sultana regarde Maman avec commisération.

- C'est pas la peine. Ils le reprendront pas. On le tue et on le mange. Regarde comme il est gras. Elle tend l'oiseau pour qu'on le tâte.

- Il n'est pas à nous. Fais ce que je te dis. Rapporte-le tout de suite. Sultana lève les yeux au ciel, secoue la tête, et s'en

va. Maman se tourne vers Madame Simone et dit : - Vraiment, je ne comprends pas ce que Sultana est allée inventer pour ne pas rapporter cette dinde à ses propriétaires. Pourquoi est-ce qu'ils n'en voudraient pas ? elle n'a pas l'air malade tout de même !

- Hmm - fait Madame Simone. Je me demande si elle n'a pas raison. Enfin, vous verrez bien...

De fait, dix minutes plus tard, Sultana est de retour, triomphante, tenant toujours le volatile par les pattes. - Eh, voilà ! Je le savais. Ils n'en veulent pas. Ils ont dit que tu le gardes. Le bibi s'est sauvé chez les Chrétiens. Qu'il y reste.

- Bon, dit Maman, un peu vexée. En tout cas, moi, je n'en veux pas. Toi, tu peux le prendre si tu veux.

- Oh, moi, je veux bien ! Répond Sultana goguenarde et elle s'en va, tenant toujours par les pattes la dinde qui a cessé de se débattre.

Maman est stupéfaite. Madame Simone pose son ouvrage, sourit pour la première fois et dit : - Moi, ça ne m'étonne pas. Et ça me rappelle une histoire quand j'étais petite. Nous habitons Mogador et ma grand-mère engraisait une poule qui devait être sacrifiée pour la fête. Elle était dans une cage sur la terrasse.

Un jour, avec mes frères, nous avons voulu jouer avec elle et nous avons ouvert la cage. Mais la poule nous a échappé. On courait après mais impossible de la rattraper. Finalement, elle a sauté par-dessus le muret et elle est tombée dans la cour de la mosquée qui était à côté.

L'imam, qui était un ami de mon grand-père, l'a fait rapporter par son domestique. Mais ma grand-mère a fait comme vos voisins. Elle a refusé de reprendre sa poule.

- Et pourquoi ? demande Maman qui ne voit toujours pas le problème. Madame Simone rit. Elle est très jolie quand elle rit.

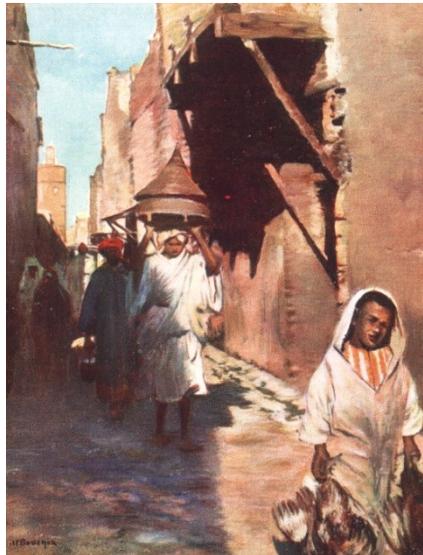
- Vous ne le croirez pas ! Elle a dit : une poule juive qu'on élève pour la fête et qui se sauve chez des Musulmans, elle ne rentre pas chez moi !

- Elles ont à peine repris leur travail que Sultana revient avec la dinde plumée et vidée.

- Voilà ! Tu peux être tranquille. J'ai dit la bénédiction. Je l'ai égorgée ta dinde et elle est morte comme une bonne musulmane.

- N'oublie pas de dire ça aux voisins - répond Maman un rien sèchement - ça leur fera plaisir !

- Cette fois-ci, Madame Simone continue à tirer sa couture sans rien dire, mais elle sourit à nouveau. Discrètement.



**Les porteurs de diffa par J. F. Bouchor**



## **Cimetière abandonné**

**Henriette de Monséгур**

**L'auteur de cette poésie, Madame Henriette de Monséгур, est née à Sétif le 6 août 1856, d'un père cévenol et d'une mère bretonne. Très amoureuse de sa terre natale, elle a chanté l'Algérie à travers de nombreux poèmes. Nous en publions un, daté du 11 mai 1893, dédié au docteur Goinard, dont le titre sonne étrangement, comme le pressentiment d'un destin bien imprévisible à cette époque.**

Sous le bosquet de pins aux légères ramures,  
Le vent souffle en hiver, gémissant, attristé.  
Sous le bosquet de pins, on entend des murmures  
Doux, plaintifs, langoureux, en les longs jours d'été.

En tout temps, dans ce lieu règne la solitude.  
L'oiseau vient, mais tout bas, y chanter son amour,  
Et l'iris blanc fleurit encore par habitude,  
Quelque tombe rustique à l'indécis contour.

Scellés dans leur abri sous les fleurs et la mousse.  
Quels sont ces pauvres morts ? Des fervents de leur foi ?  
Du moins quels étaient-ils avant que les repousse  
Dans l'ombre du tombeau l'inexorable loi ?

Sans doute des heureux, des aimés fiers et riches,  
Des femmes, des vieillards, des enfants aux fronts purs,  
Sommeillent à jamais, sous ces buissons en friches,  
Tombeaux peu fastueux, mais tranquilles et sûrs

Peut-être ? Redirais-je bien encore sans doute ?  
Mais, gardant ses secrets, l'impénétrable mort  
Me répondra qu'il faut suivre toujours sa route  
Et que son sein terrible est, à tous notre port.

Extrait de *Hena ou Henak*, œuvres posthumes de madame  
Henriette de Monséguir, éditées en 1907 par son mari.



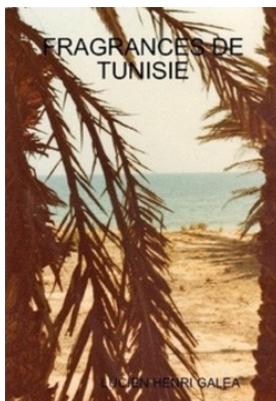
**Dessin de R. Du Gardier - 1911**



## Repères bibliographiques

### Fragrances de Tunisie - Poèmes de l’Au-delà

Par Lucien Henri Galea - Editions Lulu Presse, [www.lulu.com](http://www.lulu.com) ;  
27, 50 euros.



Ce livre est un hommage à la grand-mère de l’auteur, Lucien-Henri Galéa; Jeanne Chevalier, née Varga y Lopez de Machuca, tenait un salon littéraire à Tunis aux environs de 1890. Elle avait ouvert un «livre d’hôtes» dans lequel ses amis poètes ont écrit tout ce qu’ils ressentaient. L’un d’eux, Ferdinand Huard invente tout un poème pour donner un nom à la maison qui les accueillait :

« Donc s’il est un nom qui s’impose  
Et c’est par là que je finis  
C’est celui que je vous propose;  
Buvons à la villa des nids »

Et pour appuyer ce propos, un autre poète, Jules Henry, ajoute

« Je fête ce charmant boudoir  
Fait de deux palmiers dont la cîme

Aux oiseaux offre un reposoir,  
Et sous lesquels l'amitié prime.  
Bien loin des importuns moroses,  
Vos yeux, douces apothéoses,  
Je chante la Villa des Nids. »

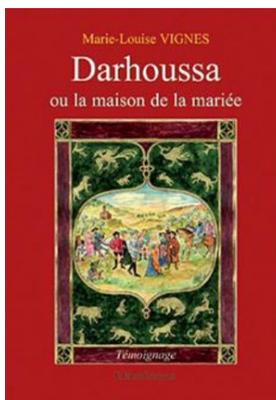
Se succèdent au fil des pages, poèmes, dessins, peintures et notes de musique célébrant une femme artiste et éprise de poésie. En adieu, ce texte: «Ami poète, leurs voix, se sont éteintes il y a bien longtemps mais leur esprit reste parmi nous, et nous aide chaque jour à surmonter les épreuves que les hommes se plaisent à créer à leurs semblables. Les nids sont vides.»

L'auteur, soucieux de laisser en des mains amies le manuscrit de ces Fragrances de Tunisie souhaiterait le céder à un véritable amateur. Si une personne est intéressée, voici le courriel de Lucien-Henri Galéa : [lh.galea@wanadoo.fr](mailto:lh.galea@wanadoo.fr).

## **Jeanine de la Hogue**

### **Darhoussa , la maison de la mariée**

Marie- Louise Vignes - Editions Bénévent - 12 euros BP N°  
4049.06 301 Nice Cedex

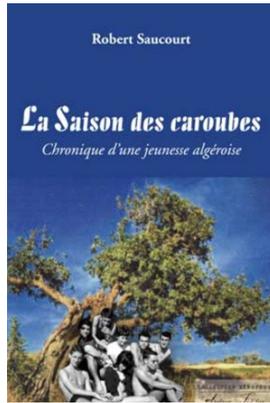


Dans un préambule, l'auteur nous prévient : «J'ai tellement souvent raconté ces histoires de mon enfance à Darhoussa, La maison de la mariée, histoires que tout le monde connaît dans la famille, le cercle des amis intimes et les enfants de ces amis, que je me décide enfin à les écrire, suite à l'insistance d'une de mes petites-filles qui voulait avoir une mémoire de ma jeune vie en Algérie. » Marie Louise, l'auteur de ce texte de souvenirs, a vécu son enfance dans un domaine que dirigeait son père aux environs de Bône. Ses parents assez sévères avec leurs enfants étaient « essentiellement » charitables. Profondément chrétiens, ils aidaient véritablement les malheureux. Mais, néanmoins il ressort du récit que l'enfance dans cette maison était un enchantement. Par contre, la pension, nécessitée par l'éloignement d'une ville, a été mal acceptée. Le récit est vif, coloré et nous restitue bien la vie dans cette Algérie du bled, en véritable autarcie et en parfaite solidarité entre tous. L'amour, ressenti pour cette maison d'enfance est tout à fait bien rendu dans ce texte, ainsi que le récit de la rencontre avec celui qui sera le compagnon de sa vie, après avoir été son professeur.

**Jeanine de la Hogue**

## La Saison des caroubes

Robert Saucourt - Atelier Folfert éditions. 24 euros franco BP20047. 28260 Anet. En sous titre, Chronique d'une vie algéroise. Collection Xénophon.

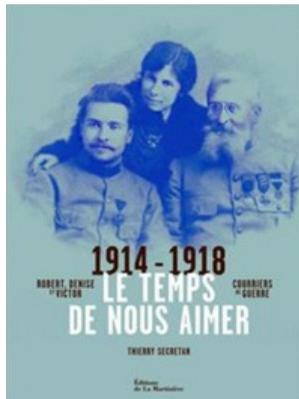


Cette chronique, c'est celle de la jeunesse heureuse, des vacances à la ferme et à la mer, sans vrais soucis, avec des amourettes, une vie joyeuse, brutalement interrompue par ce que, à partir de 1954, on a appelé les événements. Peu à peu le bonheur a fait place à l'inquiétude, les ados insouciantes se sont engagés dans l'action. L'amour naissant entre deux jeunes a été brutalement interrompu par l'arrestation de l'un d'eux et, en 1962 par le départ précipité de la jeune fille avec ses parents en France. Ce n'est que vingt ans plus tard que ces deux là pourront se retrouver, après avoir fait, chacun de son côté, une expérience douloureuse. Dans un avertissement, l'auteur nous dit: « Ce roman n'est pas autobiographique. Ce n'est pas non plus une œuvre de fiction. Il a été écrit à partir des souvenirs personnels de l'auteur et de ceux ou celles dont il était proche à l'époque... Le livre raconte les vingt premières années de ceux qui, un jour de juin 1962, ont été chassés de

leur pays, poussés par le fameux vent de l'histoire. » Il ajoute « Au temps des années noires, le danger et la mort sont venus rôder autour de nous. ...A partir de 1954, ce fut la montée des périls et le tragique dénouement ». Mais avant cela, l'auteur raconte les faits presque au jour le jour tels que sa mémoire les lui restitue, tels qu'il les a sans doute vécus lui-même.

## **Jeanine de la Hogue**

**1914-1918 Courriers de guerre - Le Temps de nous aimer, Robert, Denise et Victor.** Thierry Secretan; Editions de La Martinière; 35 euros



Voici un livre sur la Grande Guerre qui n'a pas pour sujet principal l'Afrique du Nord mais qui, compte tenu du grand nombre de ceux des trois pays qui y ont participé et y sont morts mérite notre attention. C'est l'histoire étonnante d'un père et d'un fils partant ensemble pour la guerre et tous deux

amoureux de la même femme. Eux ont détruit les lettres qu'elle leur écrivait, par prudence, tandis qu'elle les gardait précieusement. Tout cela forme un témoignage très important par le fond et par la forme : 322 pages de textes, de photos et d'illustrations. Plus de mille lettres qui racontent le quotidien de la guerre. Thierry Secretan qui les a rassemblées est le petit-fils et l'arrière petit-fils de ces deux hommes. C'est à la fois un témoignage sur cette guerre atroce et la plus sublime histoire d'amour qui soit.

### **Jeanine de la Hogue**